

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, N^O 577—SAMEDI, 25 MAI 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1895. — DOUX SOLEIL (CUEILLETES DES ROSES) par Lionel Royer

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 MAI 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Français ou mé-tis, par Alphonse Gagnon.—Bibliographie.—Pages d'aujourd'hui, par Pierre Loti.—A travers le Canada : Sainte-Philomène de Fortierville, par Pierre-Georges Roy.—La rivière Montmorency.—Pour mon cher ami, A. S. J..., par Em. B. G.—Astronomie, par Henri de Parville.—Les fruits exotiques, par Daniel Bellet.—Primes du mois d'avril.—Poésie : L'ombre, par Edmond Haraucourt.—Nouvelle : La fin d'un brave, par Jean de Rougé.—Ethnographie, par Gustave Regelsperger.—Au mont Athos.—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits.—Le coin des enfants : Les premiers muguts, par Marcus de Rungs : Frères des anges.—Leçons de choses (avec Jessin).—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echees.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.—Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Salon de 1895 : Doux soleil (cueillettes des roses).—Salon de 1895 : *Stella Maris*.—Salon de 1895 : Bonaparte à Pavie.—A travers le Canada : Eglise et presbytère de Sainte-Philomène de Fortierville.—Vue prise sur le parcours de la rivière Montmorency (près Québec).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Quand un pauvre diable s'est fait estropier en remplissant les fonctions qui lui ont été assignées, la première chose que lui conseillent ses amis est de poursuivre le patron ou la compagnie qui l'emploient.

C'est parfaitement juste et c'est en effet ce qu'il semble de plus naturel à faire, de même que le soldat, blessé sur le champ de bataille, a le droit de réclamer une indemnité de la patrie pour laquelle il a versé son sang.

L'ouvrier est un soldat aussi, un soldat de la paix, mais tandis que jamais on ne voit le pays reprocher au troupière de s'être trop exposé ou d'avoir été imprudent, on est certain de lire, dans le plaidoyer du patron ou de la compagnie, que l'ouvrier n'a pas pris toutes les précautions possibles pour ne pas se faire avarier son physique et que, s'il s'est fait blesser, c'est certainement de sa faute.

Et puis, au premier mot de poursuite à tenter, le misérable—moins confiant dans la justice que le meunier du Moulin Sans-Souci—répond que la lutte ne serait pas égale, que

le pot de fer a toujours eu raison du pot de terre devant les tribunaux, qu'il faudrait dépenser beaucoup d'argent et qu'il n'a pas les moyens d'aller de cour en cour, si bonne, si incontestable que puisse être sa cause.

D'aucuns, cependant, trouvent des amis assez confiants et assez fortunés pour les aider à revendiquer leurs droits et, justement, la Cour Suprême vient de rendre un jugement très sage contre la compagnie des tramways de Toronto.

Le demandeur, à l'emploi de la défenderesse comme moter-man, avait été blessé en accouplant deux chars. La compagnie a été blâmée en cour de première instance, parce qu'elle n'avait pas pourvu ses voitures de freins suffisants. La Compagnie a porté sa cause devant le plus haut tribunal de la Puissance, où elle a également reçu un échec. L'honorable juge Tachereau, en renvoyant l'appel conjointement avec ses collègues, s'est prononcé avec énergie contre l'usage des riches corporations de trainer de cour en cour, jusqu'au tribunal suprême, les pauvres gens qui les attaquent, les empêchent de la sorte, longtemps, d'obtenir la moindre compensation.

Cette réflexion, très vraie, a d'autant plus de valeur qu'elle provient de la plus haute cour de justice du pays.

* * * Tous les journaux publient la lettre qu'une jeune fille anglaise adresse au maire d'Ottawa, pour le prier de lui trouver un mari, et je ne vois pas pourquoi LE MONDE ILLUSTRÉ se refuserait à aider cette ingénue à la recherche d'un tyran.

Voici la teneur de la missive de la blonde miss,—car elle doit être blonde :

Pouvez-vous me recommander un homme fidèle et dévoué, disposant de revenus suffisants et me mettre en rapport avec lui afin d'en faire mon mari ? Je ne tiens pas à demeurer en Angleterre ; mon père est un commerçant respectable ; mais je désire me créer une position indépendante, plus en rapport avec mes goûts, ce qui m'est impossible dans les circonstances où je me trouve, ayant une belle-mère. Je suis dans ma treizième année, j'ai un excellent caractère ; je puis faire la cuisine et avoir soin de la maison ; je ferai une épouse industrielle et dévouée. Voulez-vous faire votre possible pour moi ? Envoyez-moi la photographie de celui que vous me recommanderez et je vous retournerai la mienne. Croyez-vous qu'il pourra venir me chercher en Angleterre ; car autrement le projet courrait risque d'avorter, vu que mon père ne voudra pas consentir à payer mes frais de voyage.

Cette intéressante enfant signe : H - A. Botting.

Total : pas le sou, pas d'esprit de famille, quoiqu'elle dise de son caractère, beaucoup de vantardise et, sans doute, très mauvaise cuisinière.

Je parie qu'elle ne sait pas faire une mayonnaise, ni même une soupe aux oignons et au fromage.

Décidément, elle n'est pas épousable.

* * * Françoise m'a envoyé un petit volume qu'elle vient de publier, sous le couvert de : *Fleurs champêtres*.

Un joli titre, à mon sens, car j'aime beaucoup les fleurs.

Ces charmants bijoux de la nature, que les joailliers s'épuisent à vouloir copier avec les métaux les plus chers et les pierres les plus précieuses, sans arriver à produire autre chose que d'informes imitations, ces bijoux, ciselés par le printemps et l'été, tiennent une grande place dans notre vie.

Un rêve d'amour, tout un passé se cache parfois dans une fleur.

Le Père Graty raconte, dans ses *Souvenirs*, avec une grâce infinie, qu'il conserva deux ans certaine rose qui lui avait été jetée un soir de

bal et, qu'au moment où il résolut de consacrer sa vie à Dieu, rien ne lui coûta autant que de jeter cette rose et de couper cette fibre de cœur. "Je sentis longtemps, ajoutait-il, le froid de cette coupure."

Une rose de bal n'est généralement pas une fleur champêtre, je le sais bien, mais elle est la sœur civilisée de l'églantine, et c'est à ce titre qu'elle a le droit de figurer à côté des fleurs des champs et des bois.

Le titre est bien choisi, car il se dégage de ce petit livre un parfum de la terre canadienne qui monte à la tête, comme ces légers vins de France dont le goût de terroir rappelle le pays natal et fait souvenir des jours ensoleillés de la jeunesse, si lointaine qu'elle soit.

* * * Je viens de le lire, au retour d'une promenade dans le bois, où j'avais vu les premiers papillons de l'année s'ébrouer dans le pollen des premières fleurs des arbustes sauvages, et j'ai cru que la vision continuait, en feuilletant ces pages, simples comme leur titre, gracieuses comme les tiges fleuries qui les illustrent.

Françoise serait-elle l'écrivain que le Canada attend depuis de si longues années, un écrivain vraiment canadien, nature qui sait voir, écouter, faire parler les Canadiens, et les faire comprendre aux étrangers qui s'occupent de notre littérature ?

Ce serait un grand bonheur pour nous et un grand honneur pour Françoise, car, par une étrange anomalie, dans un pays qui se dit jeune, la plupart de nos écrivains, semblent ne savoir travailler que dans le vieux et, à part de très, très rares exceptions, je n'en vois guère qui aient quelque chose d'original, de neuf, de bien à eux.

Presque tous ont l'air d'avoir voulu endosser l'habit d'un autre, ce qui ne leur va pas du tout.

* * * C'est donc avec un plaisir extrême que j'ai lu *Le mari de la Gothe*, *Le baiser de Madeleine*, idylle d'un jour de l'an, dont la légère teinte mélancolique a un charme délicieux.

Madeleine courtisée par le beau Pierre a promis à son amoureux un baiser au jour de l'an, alors que Pierre en voulait un, tout de suite, un soir d'automne.

—Non ! Pierre, non ! Aujourd'hui, ce serait mal, mais au jour de l'an, tout le monde s'embrasse..."

Vous le voyez, elle a promis, sans promettre, en bonne fille qui a du sang normand dans les veines. Ce n'est pas un baiser privilégié, puisque ce jour là, tout le monde s'embrasse, et, pourtant, c'est bien cela tout de même.

Mais voilà qu'au sortir de la messe de minuit, un autre garçon du village, Pitre, le fils du maire, lui a proposé de la reconduire à la maison, en compagnie du père de la jeune fille.

—Mamzelle Madeleine, j'pourrais-ti vous piloter jusqu'à chez vous ?

Et le papa insistant pour partir au plus tôt, Madeleine a accepté.

Mais Pierre l'avait vue et si grande fut sa peine qu'il résolut de ne plus voir l'ingrate.

Et le jour de l'an est arrivé. C'est cette journée d'angoisse pour Madeleine que décrit Françoise avec tant de naturel que l'on est tenté de dire, comme un grand garçon de quinze ans, après avoir lu ce chapitre.

—Ah ! papa, que c'est donc vrai, on croirait que c'est arrivé.

Ce compliment n'est pas banal et plaira à l'auteur.

Les visites arrivent, partent, se remplacent, tout le monde est gai, Madeleine seule est triste, Pierre n'est pas venu et les lampes sont allumées depuis longtemps.

Laissez-moi vous citer la dernière page :

Désespérée, elle se prit à pleurer et, détournant ses yeux toujours fixés sur la porte, elle enfouit son front brûlant et sa jeune tête blonde dans les rideaux du lit.

... A ce moment, quelques retardataires firent irruption dans la vaste cuisine.

L'un d'eux se détachant de ses camarades, autour desquels s'empresaient les maîtres de la maison, s'avança tout droit dans le coin où la pauvre Madeleine se sentait mourir.

— Madeleine, dit-il d'une voix émue et tremblante, j'ai voulu ne pas venir, tu sais, à cause de Pitre... j'ai pas pu. Veux-tu encore me souhaiter la bonne heureuse ?

Et elle, oubliant, comme oublient les femmes, toutes ses angoisses, toutes ses douleurs, trouvant encore dans son cœur un généreux pardon pour l'avoir fait attendre, tendit ses lèvres pour le baiser promis.

La prenant dans ses bras, bien doucement, bien tendrement, Pierre dit gaiement, d'une voix qui dissimulait mal son émotion :

— Beau-père, quand irons-nous chez m'sieu l'curé mettre mon premier ban avec Madeleine ?

N'est-ce pas que c'est gentiment dit.

Une lettre d'amour au village, Jeanne Sauriol, Un mariage au hameau, La Noël de la Kite, La Douce, Le miroir brisé, Gracieuse, etc., etc., sont autant de chapitre pleins de sève et de vie.

Lisez ce petit volume, il en vaut la peine.

* * Camille Flammarion, le grand astronome français, parle en terme très chaleureux d'un de nos compatriotes, M. A.-P. Roy, de Québec, astronome amateur, qui, par ses travaux, se fait un nom dans le monde scientifique.

M. Roy est le fils de ses œuvres, ce qu'il écrit, il l'a appris seul, avec ses livres, et tandis que beaucoup de Canadiens l'ignorent, on est heureux de voir qu'un savant français illustre l'a découvert.

Que voulez-vous, " nul n'est prophète en son pays "

Sam. Leduc

FRANÇAIS OU MÉTIS



UI de vous, chers compatriotes, aurait pensé que nous formons tous, ou presque tous, une race de métis ? Moi, par exemple, qui j'avais toujours prétendu descendre endroite ligne d'ancêtres paternels et maternels venus du noble pays de France, et qui me flattais même

de savoir le lieu d'où ils étaient partis, il y a deux cents ans et plus. Eh bien ! il paraît qu'il faut en rabattre de nos prétentions sous ce rapport, et si vous n'avez pas l'allure quelque peu modifiée d'un Iroquois ou d'un Algonquin, ce n'est que par exception.

C'est un savant qui nous apprend cela, ni plus ni moins que M. de Quatrefages, homme versé dans la connaissance des sciences naturelles, de son vivant professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, membre de l'Institut et de nombre de sociétés savantes. Lisez bien, et si vous avez la vue basse, recourez, vous savez à quoi.

" Les lecteurs, dit-il, savent que, dans l'Amérique Septentrionale, les métis de Français et de Peaux-Rouges forment la très grande majorité des habitants de la province de Québec, au Canada."

Cela se trouve écrit en beaux caractères,

imprimés à la page 47 de l'*Histoire générale des races humaines*, par M. de Quatrefages, publiée à Paris en 1889.

N'est-il pas vrai qu'on apprend toujours du nouveau en vieillissant ? Et remarquez que M. de Quatrefages n'est pas le seul à savoir un fait si connu, ce sont tous les lecteurs auxquels il s'adresse.

Et nous, ici, en plein pays, qui n'avions pas le moindre soupçon de la chose ! C'est invraisemblable, que la très grande majorité des habitants de la province de Québec descendent de Français et de Peaux-Rouges, s'entend.

Mais, me direz-vous, comment expliquez-vous une assertion si étrange, une erreur aussi palpable, il faut l'avouer, de la part d'un homme tel que M. de Quatrefages ? Tout simplement parce que le savant professeur a parlé d'un fait qui n'était pas, il faut le supposer, du domaine habituel de ses recherches sans avoir pris la précaution de s'assurer auparavant de la vérité de son affirmation. Car croyez-le bien, je me plais à le reconnaître, M. de Quatrefages est un homme de bonne foi, un savant sérieux ; comme professeur d'anthropologie, il n'a pas eu son égal en Europe. C'est une distraction de sa part, évidemment ; il lui était si facile de se renseigner et d'éviter semblable méprise. Mais enfin, ce qui est écrit est écrit.

Vous en voyez bien d'autres sans doute, si, comme moi, vous êtes curieux de vous tenir au courant de ce qui s'imprime dans les livres nouveaux, surtout lorsqu'ils ont pour auteurs des gens plus épris des rêveries de leur imagination que de la vérité. Le croiriez-vous, il n'y a pas bien longtemps, " une thèse publiquement défendue en France affirmait qu'il n'est pas démontré que la locomotive n'ait pas conscience du service qu'elle rend au convoi." Vous riez. Je conviens avec vous que c'est de la haute fantaisie ; mais il faut se défier, d'aucuns prétendent que l'instruction est si peu répandue chez nous !...

Alphonse Gagnon

Québec, mai 1895.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir le numéro de mai du *Monde Moderne*. Cette revue mensuelle de près de deux cents pages, éditée à Paris par A. Quantin, publie une foule de morceaux littéraires choisis, absolument inédits, et signés des noms les plus célèbres de la littérature moderne. Ces études artistiques, scientifiques et littéraires sont illustrées d'une foule de dessins dans le texte et hors texte d'un goût très pur et d'une exécution parfaite. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de s'abonner à une revue si attrayante, à tous les points de vue. Bureaux : 5, rue Saint-Benoit, Paris.

Nous accusons réception de : *La guerre de Russie*, par Jean des Erables. Ce volume, recueil des souvenirs d'un vieux soldat, arrive à point, en ces jours où l'on parle tant de Napoléon Ier. Ce livre, écrit d'une façon populaire, et illustré de jolis dessins de J.-B. Lagacé, est une suite de récits émouvants qui peignent bien la terrible époque de cette guerre de Russie où devait sombrer le premier Empire. Nul doute que cette petite brochure fera les délices des nombreux Canadiens qui ont conservé le souvenir de Napoléon

Nous accusons également réception d'un joli volume, *Manuel d'Agriculture*, par M.

Ed-A. Barnard. Ce nouveau livre a surtout une qualité maîtresse dont malheureusement ne peuvent pas se prévaloir toutes les nombreuses publications éditées chaque jour : il est utile. Aussi, la Bibliothèque Agricole de notre province lui a-t-elle ouvert ses rayons avec empressement. Tous les agriculteurs qui liront ce travail intéressant d'un homme qui connaît ce que c'est que la culture des champs y trouveront certainement des enseignements dont il feront leur profit.

Le style du volume est simple et à la portée de tout le monde ; assainissement des terres, drainages, silos, élevages, récoltes, laiterie, bâtiments agricoles, etc., etc., tout ce qu'un agriculteur doit connaître se trouve expliqué dans ce livre précieux pour l'agriculture du pays.

PAGES D'AUJOURD'HUI

MA MÈRE

Ma mère !... Il me semble qu'au début elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie.

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et vivante, dans un rayonnement de vraie et ineffable tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses. Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant, — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre, — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc ; je voulais me lever, sortir ; je voulais surtout voir ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit, et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là, dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air du dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de sa chère toilette, qui paraissait si drôle et si surannée aujourd'hui. Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle avait un chapeau de paille avec des roses jaunes et un châle en *barège* lilas (c'était l'époque du châle) semé de petits bouquets d'un violet plus foncé. Ses papillotes noires — ses pauvres bien-aimées papillotes qui n'ont pas changé de forme, mais qui sont, hélas ! éclaircies et toutes blanches aujourd'hui, — n'étaient alors mêlées d'aucun fil d'argent. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apportait aussi un petit pot à eau et une petite cuvette de poupée, imitée en extrême miniature de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; elle était là, et cela me suffisait ; je me sentais entièrement consolé, tranquillisé, changé, par sa bienfaisante présence...

PIERRE LOTI.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—M. D., Nicolet.—Impossible d'accepter. Le travail a grand besoin d'être corrigé. Consultez plutôt un homme de lettres.

A TRAVERS LE CANADA

SAINTE-PHILOMÈNE DE FORTIERVILLE

Cette jeune et florissante paroisse a été démembrée de Saint-Jean Deschaillons.

La dévotion particulière que portait à sainte Philomène M. Lahaye, curé de Saint-Jean Deschaillons, lui fit demander à l'archevêque de Québec, lorsqu'il fit les premières démarches pour la fondation de la nouvelle paroisse, de la mettre sous la protection de cette sainte du dix-neuvième siècle.

Son nom de Fortierville lui vient de trois frères Fortier, qui ont beaucoup travaillé à l'érection civile et canonique de la paroisse et ont toujours été très dévoués pour sa prospérité.

Lorsque, en juillet 1882, M. l'abbé Alphonse-A. Beaudet, nommé premier curé de Sainte-Philomène, vint prendre possession de sa cure, il trouva, pour tout édifice religieux, une maisonnette élevée par les premiers colons. Ce très modeste temple était entouré de tous côtés par la forêt.

Deux années plus tard, les paroissiens de Sainte-Philomène commençaient, sous la direction de leur dévoué curé, la construction d'une église en cailloux des champs. En 1885, le cardinal Taschereau venait bénir la nouvelle église, ainsi qu'une cloche de 2,044 livres, qui devait appeler les fidèles aux exercices religieux. En 1890, elle était entièrement terminée, extérieur et intérieur, grâce aux dons charitables d'un grand nombre d'amis de la paroisse et du curé.

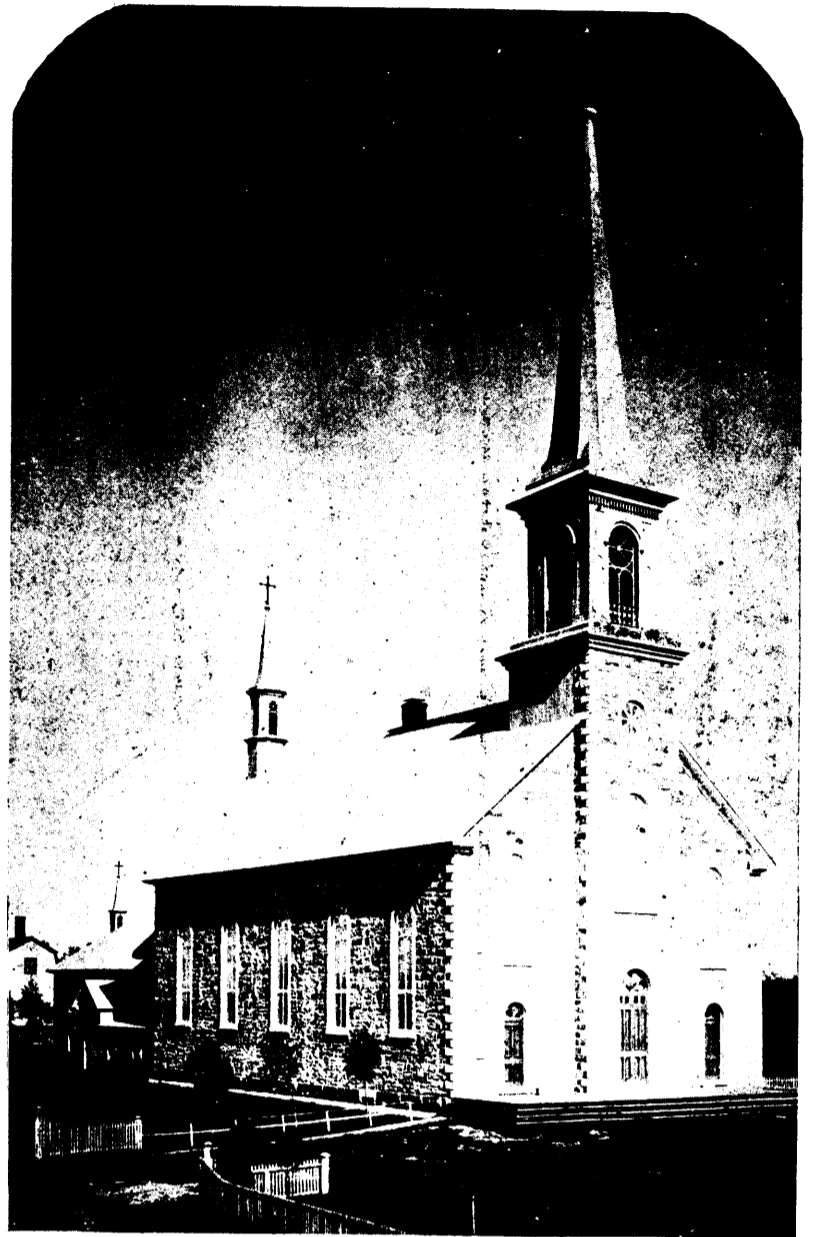
Cette église, de cent dix pieds de longueur sur cinquante-cinq de largeur, avec sacristie de quarante-huit pieds sur vingt-huit pieds, a coûté \$17,000.

Le bon goût et la simplicité, deux qualités qu'on met souvent de côté dans la construction de nos églises de campagnes, la font admirer des connaisseurs.

En 1891, dans une visite à la paroisse de Sainte-Philomène, le cardinal Taschereau déclarait, à l'honneur et à la consolation des paroissiens qui s'étaient dévoués pour leur temple, que l'église de cette paroisse était une des plus belles de l'archidiocèse de Québec.

Récemment, un ministre du gouvernement de Québec, après avoir visité ce temple, avouait candidement que si c'eût été le gouvernement qui eut conduit les travaux de construction, le coût de l'édifice se serait bien élevé à \$50,000. Et dire qu'on a pas encore songé à avoir un curé comme ministre des travaux publics !

Pierre-Georges Roy



A TRAVERS LE CANADA. — ÉGLISE ET PRESBYTÈRE DE SAINTE-PHILOMÈNE DE FORTIERVILLE EN 1894



A TRAVERS LE CANADA. — VUE PRISE SUR LE PARCOURS DE LA RIVIÈRE MONTMORENCY (PRÈS QUÉBEC)
Photographie Adj. Dussault, amateur

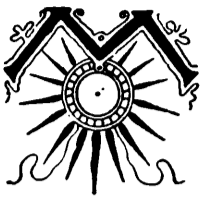
LA RIVIÈRE MONTMORENCY

Comme nous le disions la semaine dernière, LE MONDE ILLUSTRÉ est toujours heureux de reproduire les vues de notre Canada si pittoresque. C'est donc avec plaisir que nous avons reçu de M. A. Dussault, de Québec, la jolie vue ci-jointe de la rivière Montmorency.

Nous saisissons cette nouvelle occasion pour faire appel à tous ceux de nos lecteurs qui pourront nous communiquer des dessins ou des photographies des endroits remarquables de notre pays : il ne peut que gagner à être connu. Peu de contrées, en effet, offrent un ensemble si complet de paysages les plus divers. Le Canada, avec ses glaces des régions polaires, ses prairies du Nord-Ouest, ses étonnantes Montagnes Rocheuses, ses chutes célèbres et son merveilleux St-Laurent, semble réunir tous les genres de beautés dont la Providence a doté la nature.

Nous donnerons prochainement une série de vues de l'Ottawa supérieur, par M. Charron.

POUR MON CHER AMI, A. S. J....



ON Dieu, ayez pitié du pauvre orphelin !

Il est mort aux pieds des Montagnes Rocheuses ; loin de son pays qu'il n'a jamais vu ; loin de ses parents qu'il n'a jamais connus ; seul, perdu dans cette

Amérique où il était venu chercher sa part de bonheur et de fortune, mais qui ne lui a donné que six pieds de terre.

Mourir, "c'est la taxe du péché" ; après le terrible enfer, de tous les châtiments de Dieu c'est le plus redoutable. Mais quand on meurt dans les bras du confesseur, reconforté par les sacrements de l'Eglise catholique, le cœur plein de confiance et de cet amour "plus fort que la mort," entouré de ses parents, de ses amis, la mort est moins pénible. Quelquefois elle est consolante, elle est admirable. On se dit "au revoir," on se donne du courage et du cœur. Celui qui part sait qu'il ne sera pas oublié, ou du moins il s'illusionne à ce point. Il peut s'endormir serein sur le cœur miséricordieux de Notre-Seigneur pour se réveiller dans ses bras.

Mais mourir sur une terre inconnue, sur un grabat d'hôpital où il n'y a ni crucifix, ni sœur de charité ; pas une mère pour adoucir la douleur, pour essuyer les sueurs de l'agonie ; pas un ami pour tenir sa main froide ; pas un prêtre pour absoudre et donner le Christ à baiser ; c'est mourir deux fois.

Jamais notre cœur ne ressentira les douleurs de cet abandon universel !

Ce dénuement spirituel surtout, c'est la mort *crue*, c'est la mort du Christ en croix, souffrant dans son corps cloué et dans son âme effrayée toutes les angoisses de l'abandon, et au spasme de la douleur criant : "Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

Pourtant, il avait un bel avenir devant lui ce prodigue ramassé dans les rues de Londres, fils d'un officier anglais, tué à la guerre !

La Providence l'avait conduit dans une famille très honorable où la mère, femme hors du commun, joignait un esprit supérieur à un cœur qui ne pouvait voir la misère sans la soulager, la douleur sans la consoler, les larmes sans les essuyer. Les malheureux de la ville, grand nombre d'écoliers pauvres et bien des séminaristes en savent plus que moi. Malheureusement la mort enleva trop tôt cette femme distinguée à l'affection de sa famille et des pauvres, à l'admiration de la société.

Dans cette famille donc, il était l'enfant chéri. Il porta quelque temps le costume d'écolier puis le brillant uniforme militaire mais sa jeunesse insouciant, étourdie et souvent compromise, lassa ses bienfaiteurs. La réforme même n'y fit rien !...

Depuis il a erré... Je le rencontrai un jour dans Ottawa pâle, mal vêtu. Je le recommandai à l'honorable ministre des Travaux publics qui s'intéressa à lui d'une manière vraiment paternelle, et l'envoya, le même soir, à la garde de la frontière.—J'aime à remercier publiquement l'honorable ministre d'alors d'avoir protégé cet orphelin, pour ne pas être confondu dans la catégorie de ceux qui, aux jours de malheur, perdent la mémoire d'un bienfait et laissent pénétrer dans leurs cœurs ce spectre hideux qui s'appelle l'ingratitude.

Seul, un ami de collège lui était demeuré fidèle et du fond du cloître, où il a enseveli son intelligence et son cœur, (pour un temps, l'Eglise l'espère) il ne l'avait jamais perdu de vue ; bien que dès les jours du séminaire on eut prédit qu'il n'y avait rien à faire avec un tel caractère.

Cette amitié—la seule qu'il eût ici-bas—fut sa planche de salut. Une lettre, de temps à autre, parvenait là-bas. Cette lettre le rappelait délicatement à ses devoirs de religion, à la dévotion à Marie—mère de ceux qui n'en ont plus—indiquait les bons livres à lire, stimulait l'âme en faisant appel à la dignité de l'homme, à l'honneur du soldat. Si la réponse ne venait pas, si l'adresse était changée, il fallait écrire jusqu'au département pour la retrouver et se mettre courageusement à la recherche de l'ami ingrat.

Les bons grains ne furent pas tous jetés sur pierre et emportés par le vent de la prairie.

Avec les regrets d'une vie folle, il a commencé une vie nouvelle ; il voulait se réhabiliter sur le champ de bataille. Il annonçait récemment encore son bonheur de communier et de chanter au chœur, à l'église.

Dieu, sans doute, n'a pas voulu d'autres preuves de sa bonne volonté. "Personne n'est père comme Dieu."

Il est mort en demandant le prêtre et en tenant encore dans sa main un papier, sur lequel il avait à peine achevé d'écrire le nom de son fidèle ami. Ce qui permit au missionnaire, arrivé trop tard et de trop loin, de pouvoir annoncer cette mort si digne de pitié au seul être qui puisse la pleurer.

Le cimetière est le doux refuge des abandonnés !

Qui plantera une croix sur cette tombe, qui pensera à son âme ?—Nous ne serons peut-être que deux !—

Bon lecteur, un *De profundis* pour ce jeune et infortuné militaire.

—Mon Dieu, ayez pitié du pauvre orphelin !

EM. B. G., Ptre.

ASTRONOMIE

LA CHASSE AUX PETITES PLANÈTES

C'est la photographie qui a rendu possible, sur l'initiative du regretté amiral Mouchez, l'œuvre colossale de la carte du ciel qui se poursuit dans plusieurs Observatoires. C'est encore elle qui, en prenant la place des observateurs, a permis de découvrir un si grand nombre de petites planètes en si peu de temps. Entre Mars et Jupiter, il y a là un groupe de planètes télescopiques dont la première fut trouvée en 1801 par Piazzi à Palerme. On en trouva encore et toujours depuis. Cette chasse aux petites planètes se poursuit de nos jours. Elle a son intérêt théorique. Le Verrier est arrivé à cette conclusion par ses calculs : "La somme totale de la matière constituant les petites planètes ne peut dépasser le quart de la masse de la terre." Est-ce exact ? C'est ce qu'il s'agit de voir. Aussi on fouille le ciel. La photographie fait merveille. A l'Observatoire Bischoffsheim, à Nice, M. Charlois, qui avait trouvé 27 planètes directement, en a découvert 45 avec l'objectif, ce qui fait, de septembre 1892 à 1894, un total de 72 astéroïdes. Il en a retrouvé en outre 112 déjà connues.

On peut penser que toutes les petites planètes sont bien près d'avoir été observées. Le nombre de celles qui ont été trouvées récemment est plus faible que celui des anciennes ; jusqu'à la 12^e grandeur, les petites planètes nouvelles sont aussi moins nombreuses que les anciennes ; mais c'est l'inverse pour les astres plus faibles actuellement connus. On peut présumer que les astronomes sont bien près de les avoir à peu près toutes numérotées. On ne dépassera guère le chiffre de 400, à moins que la photographie ne nous révèle des astéroïdes de 14^e grandeur, une poudre de pla-

nètes ! En tout cas, l'exploration touche à son terme. Il aura fallu près d'un siècle pour cataloguer ces petites planètes télescopiques, les derniers vestiges peut-être d'un astre brisé.

HENRI DE PARVILLE.

LES FRUITS EXOTIQUES

Les oranges.—Ce fruit doré, si joli à l'œil, si succulent, et dont il se fait aujourd'hui une consommation énorme, a eu jadis une très mauvaise réputation.

Originaires de l'Indoustan, elle fut introduite en Arabie et en Perse vers le VIII^e ou le IX^e siècle ; mais pendant longtemps, bien loin de la cultiver, les Arabes et les Persans prétendaient que c'était un fruit maudit. Le fait est qu'à cette époque l'orange était loin d'être délicieuse ; ce n'était guère qu'une petite baie amère, de la grosseur d'une petite pomme et pleine de pépins, quelque chose comme les petites oranges vertes que l'on confit aujourd'hui dans le sucre.

Mais au Xe siècle, et surtout au XI^e siècle, les jardiniers de Syrie commencèrent à cultiver l'oranger, et à le soigner, si bien qu'ils obtinrent rapidement un fruit excellent. A la fin du XII^e siècle, les orangers étaient abondants dans tout le Levant, en particulier à Jérusalem, et les Croisés, au retour de leurs expéditions, rapportaient en Europe de ces fruits inconnus, qui furent désignés sous le nom de *bigarades*.

Au bout d'un certain temps on apporta et l'on planta des orangers en Italie ; mais peu de gens se décidaient à en manger les fruits : on racontait, en effet, que ceux qui en mangeaient, abandonnaient malgré eux le christianisme et devenaient mahométans.

Enfin, malgré tout, on s'habitua à ce nouveau fruit, on le trouva même excellent, et au XVI^e siècle on s'était mis à le cultiver en Italie, en Espagne et dans le midi de la France, là où la température est assez chaude pour en pe mettre la maturité. Les Espagnols étendirent cette culture à leurs colonies du Nouveau-Monde, à Cuba notamment, à l'Amérique du Sud.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle consommation on fait aujourd'hui de l'orange ; on la cultive dans beaucoup d'Etats des Etats-Unis, en Floride, en Californie, de même qu'au Mexique, et c'est par millions que les Espagnols expédient ces fruits. DANIEL BELLET.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—H. Gervais, 311, rue Amherst ; Mlle H. E. Gravel, 325, rue Maisonneuve ; Mlle Amanda Thibodeau, 1230, rue Ontario ; Dame E. Leblanc, 138, rue Papineau ; Ernest Daigneault, 113, rue Sanguinet ; Joseph Dupont, 126a, rue Ste-Elizabeth ; J. B. Vigeant, 261A, rue St-Dominique ; T. Valiquette, 128, rue Canning.
- Saint-Henri de Montréal.—Dame James Quig (deux primes), 92, rue St-Jean ; Mlle Joséphine Latour, 2113, rue St-Jacques.
- Pointe Saint-Charles.—Mlle Céline Thuraire, 28, rue Farm-Dame C. McCone, 109, rue Congrégation ; Dame Xavier Prévost, 133, rue Roperez.
- Ste-Cunégonde.—Roch Thibodeau, 127, rue Duvernay.
- Maisonneuve.—Louis Séguin, 32, rue Pie IX.
- Québec.—Philippe Patry, 928, rue St-Valier, St-Sauveur ; A. Eventurel, 543, rue St-Jean ; N. Matte, 30, rue Richelieu ; Elzébert Patry, 1199, rue St-Valier, St-Sauveur ; Léon Gauvin, faubourg Montplaisant ; Dame Louis Lelienne, 151, rue des Commissaires, St-Roch ; Dlle Jobin, 230, rue Prince-Edouard.
- Sorel.—J. B. Demers.
- Ste-Marie de Beaucc.—J. E. Landry.
- St-Michel d'Yamaska.—Edouard Boivin.
- Massey Station, Ont.—A. Cadotte.
- St-Georges, Beaucc.—Ulric Marcotte.
- St-Claude, Manitoba.—Ed. Jobin.



SALON DE 1895. — BONAPARTE A PAVIE, PAR M. BOUTIGNY



SALON DE 1895. — STELLA MARIS, PAR MME V. DEMONT-BRETON

V. Demont-Breton
1894

L'OMBRE

Quand ton ombre choisit mon front pour s'y poser,
Je perçois les lenteurs de sa chaste caresse
Et sans frémir dans l'air la vertu d'un baiser
Sous qui mon rêve ému se courbe avec tendresse.

Je la sens : elle tremble et s'endort tour à tour,
M'environne et s'en va, revient et me pénètre,
M'enveloppant d'espoir et m'imprégnant d'amour
Comme un bain de prière où nage tout mon être.

Elle est le temple, elle est la fraîcheur du saint lieu ;
Je m'agenouille en elle et mon extase y pleure :
Tel un prêtre qui prie à l'ombre de son Dieu
Et qui se croit béni quand cette ombre l'effleure.

Je retrempe mes vœux et rajouais ma foi
Dans la communion de sa majesté sombre :
Et voici par degrés que tu descends vers moi
Et ton être conquis s'incarne dans ton ombre.

Elle revêt ton âme, et ta grâce et ta chair :
Elle est vivante, elle est palpable, elle est toi-même,
Et ce qu'elle a frôlé me devient presque cher
A cause d'un baiser dont j'emporte l'emblème.

EDMOND HARAUCOURT.

LA FIN D'UN BRAVE

I



N soir de novembre 1870,
comme le garde-chasse,
haut guêtré, portant en
bandoulière la gibecière
ornée de la plaque d'ar-
gent, indice de son auto-
rité, et la bretelle du fusil
sur l'épaule, revenait de sa
quotidienne tournée, il
trouva tout le village en
émoi.

Une terrible nouvelle venait de se répandre
dans le pays : les Allemands arrivaient.

Encore quelque heures, et ils seraient là. Déjà,
des uhlands isolés s'étaient audacieusement
montrés dans les environs ; l'avant-garde enne-
mie devait les suivre de près.

Les femmes parlaient sur le pas de leur por-
tes, avec de grands gestes de bras et des éclats
de voix pleins d'angoisse.

Sur la place du village, sous les grands or-
mes séculaires, les hommes tenaient une sorte
de conciliabule ! les uns proposaient de cacher
les femmes, les enfants et les bestiaux au fond
des bois, où les Allemands n'oseraient venir
les chercher par crainte des francs tireurs ;
d'autres assuraient qu'il fallait se contenter
d'enfouir le blé et les provisions qu'on pouvait
avoir au fond des carrières abandonnées qui
s'étendaient sous la forêt.

Au milieu des discoureurs, M. le maire s'a-
gitait, recommandant le calme et le sangfroid,
adjurant tous ceux qui avaient des armes de
venir sans retard les déposer à la mairie.

— En tout cas, vous n'aurez pas les mien-
nes ! s'exclama le garde, qui s'était mêlé aux
groupes.

II

Grand, sec, ridé, la moustache rude et le vi-
sage dur, la peau tannée comme le cuir de sa
carnassière, avec le bout de ruban de la médail-
le militaire négligemment attaché à la bouton-
nière de sa veste de velours à côtes, Labrisée
incarnait le type du vieux sous-officier.

Veneur émérite, tireur d'une adresse sans
pareille, doué d'une force herculéenne, bon et
indulgent pour les pauvres, mais féroce et sans
pitié pour les maraudeurs et les braconniers
dont il connaissait toutes les ruses, le forestier
était en même temps aimé et redouté dans la
contrée

Ne frayant avec personne, d'une sobriété

proverbiale, Labrisée ne se montrait jamais
dans les cabarets du pays. Ses rares moments
de loisir étaient employés à la culture de son
jardin et ou à la lecture de quelques livres
qu'il lisait et relisait sans cesse. Aussi passait
il pour très-instruit et jouissait-il d'une véri-
table autorité morale.

Le forestier marchait d'un pas fiévreux tout
en monologuant :

— C'est une honte, murmurait-il, une honte
de penser que les Allemands vont arriver ici !
Moi, leur rendre mes armes ! moi, Jean-Bap-
tiste Dussal, dit Labrisée, ex-sous-officier de la
Garde, leur donner mon fusil ! Jamais ! non,
jamais ! Mieux vaut mourir !

Rapidement il dépassa les dernières maisons
du village, et par la sente qui court à travers
les vignes, il se dirigea à grands pas vers sa
demeure, située en haut de la côte, au bord de
la route, sur la lisière de la forêt. Au loin, le
pignon blanc et le toit rouge de sa maison-
nette se détachaient sur le rideau roux formé
par les taillis et les cimes dénudées des futaies.
On entendait les aboiements joyeux des chiens,
qui déjà avaient éventé leur maître et sem-
blaient fêter son retour.

Après avoir franchi la palissade clôturant
le jardin qui s'étendait devant sa maison,
Labrisée se rendit tout droit au chenil,
dont il ouvrit les portes. Une dizaine de
chiens bondirent joyeusement hors de l'enclos,
gambadant à travers les carrés de choux, tour-
noyant autour de leur maître, sautant après
lui, lui appliquant leurs grosses pattes sur la
poitrine et leurs museaux frais sur la figure.
Lui, les caressait, les choyait, leur faisait fête.

— A bas, Ramono ! à bas, Ravaude ! à bas
Tayaut ! disait-il ; mes pauvres amis, mes
fidèles compagnons, mes bonnes bêtes ! C'est
fini : nous ne chasserons plus ensemble. Nous
ne forcerons plus de chevreuils dans les grands
taillis ; nous ne tuerons plus de sangliers aux
abords des mares. Votre maître va mourir,
mais vous, mes pauvres camarades, il faut
vivre.

Puis, — chose inusitée à pareille heure, —
il leur ouvrit les portes et les lança dans le bois.
Les chiens prirent la piste d'un chevreuil qu'ils
se mirent à mener joyeusement. Lui, écouta
un moment, avec un ravissement de dilet-
tante, cette musique qui, depuis vingt ans,
avait fait toute la joie de sa vie, puis il rentra
dans son logis et commença d'étranges prépa-
ratifs.

III

Du hangar attenant à la maison, il apporta
des fagots et des bottes de fougère sèche qu'il
amoncela dans les angles de la chambre. Cela
fait, il aspergea de pétrole le lit et les quelques
meubles, et quand cette besogne fut achevée,
il décrocha du râtelier placé au-dessus de la
cheminée ses fusils qu'il chargea. Après en
avoir essayé les batteries, il plaça les armes
sur la table et bourra ses poches de cartouches.

Il se rendit alors vers la grande armoire
qui garnissait un des côtés de la pièce et,
d'une petite boîte où elle était précieusement
serrée, tira sa médaille militaire. Un moment,
comme en extase, il contempla cette relique,
prix du sang qu'il avait versé pour la patrie
sur le champ de bataille de Solferino. Il la
baisa pieusement et l'attacha sur sa poitrine.

Un merle, qui sautillait dans une cage de
fils d'acier, se mit à siffler les premières me-
sures de l'air *Partant pour la Syrie*.

— Mon pauvre Jacques, j'allais t'oublier !
dit le garde ; toi non plus, tu ne dois pas
mourir.

Il ouvrit la cage et l'oiseau vint se percher
sur son doigt. Il le porta dans le jardin, cher-
chant à lui faire prendre la volée. Mais le
prisonnier ne voulait pas de la liberté et,

après quelques timides coups d'ailes, revenait
se percher sur son épaule. Alors, l'homme le
prit dans sa rude main, l'éleva jusqu'à ses
lèvres et le baisa tendrement, après quoi il le
porta dans le bois, où il le déposa sur la bran-
che d'un arbre. Ces préparatifs faits, il s'em-
busqua derrière sa porte et attendit.

IV

Longtemps il demeura l'œil au guet et l'o-
reille tendue, tressaillant au moindre bruit,
avec cette intuition des choses ambiantes
qu'acquière seuls les hommes habitués à
épier les murmures de la nuit.

Déjà l'ombre blanchissait l'horizon, lors-
qu'enfin les pas de deux chevaux retentirent
sur les cailloux de la route. Le garde saisit
un de ses fusils, en arma les deux coups et
attendit. Bientôt, l'ombre de deux cavaliers
se dessina. Le canon de l'arme s'abaissa len-
tement, deux éclairs brillèrent presque simul-
tanément dans la pénombre, tandis que l'écho
des bois répétait longuement le bruit d'une
double détonation.

Un des uhlands du roi Guillaume gisait à
terre ; l'autre, vacillant sur la selle à laquelle
il était attaché et laissant derrière lui une
longue traînée de sang, était ramené au galop
de son cheval vers le gros de la troupe.

Labrisée, avec le calme du chasseur qui
vient d'abattre un fauve au passage, rechar-
gea son arme et demeura impassible au poste
qu'il s'était assigné lui-même.

Un roulement de tonnerre retentit dans le
bois : c'était le bruit d'une troupe de cavaliers
arrivant au grand trot.

Alors, Labrisée, saisissant dans le foyer un
tison flambant, mit le feu aux matières com-
bustibles qu'il avait accumulées autour de lui,
et quand les Allemands arrivèrent à l'endroit
où gisait leur soldat, ils virent avec stupeur
cet homme, un fusil à la main, debout au mi-
lieu d'un brasier.

Instinctivement, sans commandement, et
comme saisie d'horreur, la troupe s'arrêta : un
nouveau coup de feu retentit, et l'officier qui
commandait tomba.

Un feu de peloton répondit à cette nouvelle
attaque : les plâtras volaient sous les balles
qui, avec un bruit sec, venaient s'aplatir contre
le mur.

Les volets et la porte tombaient, déchique-
tés en éclats par les projectiles, et toujours
impassible, rouge du sang qui coulait de ses
blessures autant que des lueurs de l'incendie,
le garde continuait à tirer.

Une balle lui fracassa la cuisse.

— Vive la France ! cria-t-il.

Et, s'arc-boutant contre le mur, il continua
le feu. Un nouveau projectile l'atteignit en
pleine poitrine. Le sang jaillit par la bouche,
et il tirait toujours.

Les flammes jaillissaient maintenant en
gerbes épaisses par toutes les issues, en défen-
dant l'accès, semblant enfermer le singulier
combattant dans un cercle de feu.

Pris de rage, les soldats se ruaient vers ce
brasier qui vomissait la mort. Chaque homme
qui tentait d'approcher tombait mortellement
frappé. Les flammes montaient en vaste pa-
nache rouge qu'agitait le vent, et de la four-
naise s'élevaient des gerbes d'étincelles qui
retombaient en pluie de feu sur les assaillants.

Les soldats avaient dû s'éloigner, tellement
intense étaient le brasier et suffocante la cha-
leur, et toujours impassible, à genoux au mi-
lieu des flammes, le garde continuait son tir ;
on eût dit une divinité infernale s'agitant au
milieu du feu.

C'était quelque chose de hideux et de gran-
diose tout à la fois que la lutte de cet homme

avec lequel semblaient s'être ligués les éléments contre une troupe tout entière.

Mais tout-à-coup une explosion terrible se produisit ; les pierres volèrent en l'air, projetées à une énorme distance, la toiture s'effondra, les murs tombèrent avec fracas, une énorme colonne de fumée et de poussière monta vers le ciel :—les munitions du garde avaient pris feu, et la poudre avait achevé d'un seul coup l'œuvre de destruction.

V

Du malheureux et héroïque Labrisée, on ne retrouva sous les décombres que quelques membres affreusement carbonisés, déchiquetés et déformés, qui furent ensevelis dans le jardin, au pied d'un vieux poirier.

Personne ne s'arrêta pour pleurer sur cette tombe ; mais longtemps on vit un merle venir se percher sur l'arbre, d'où il sifflait aux voyageurs surpris les premières mesures de l'air de *Partant pour la Syrie*.

Quant aux chiens, ils ne revinrent jamais, et aujourd'hui encore, quand par les nuits d'hiver le vent siffle dans les halliers et gémit lugubrement à travers les branches des grands chênes, les paysans attardés disent avec une crainte superstitieuse :

—Voilà les chiens de Labrisée qui hurlent la mort !

JEAN DE ROUGÉ.

ETHNOGRAPHIE

LES RIVERAINS DU RIO GILA

Les Indiens Yumas habitent l'Arizona et en partie la Californie. Lorsque l'Arizona a été constitué avec les territoires cédés par le Mexique aux Etats-Unis, en 1853, quelques réserves d'Indiens furent délimitées à l'intérieur. Ce sont, nous dit M. Reclus, au Nord-Ouest les Hualapai, au Sud-Ouest les Yumas, au Nord-Est les Navajos et les Moqui, au Sud les Apaches, Pima, Maricopas et Papagos. Les Yumas forment, avec les Mojaves ou Mohaves et les Cocopas, un groupe ethnique bien distinct de celui qui comprend leurs voisins de l'Est et du Nord-Est, les Moqui. Les Yumas sont actuellement cantonnés sur le Colorado et ses affluents, notamment sur le rio Gila.

Les Yumas sont d'une taille élevée, qui souvent atteint cinq pieds et demi. Ils ont le corps bien fait ; leur constitution est vigoureuse, leurs formes sont athlétiques. Les femmes sont plus petites. La peau des Yumas est de couleur foncée, les cheveux sont longs, noirs, lisses et abondants ; la barbe est noire mais peu fournie. La forme de leur crâne les fait placer parmi les brachycéphales. " Leur face est un peu large, dit M. le docteur Verneau, arrondie, malgré la saillie que forment les pommettes. Leur nez est droit, leur bouche assez fine et leur menton peu développé."

Le costume des Yumas est très sommaire ; il se borne à une bande d'étoffe attachée autour de la taille et à laquelle pend par devant une sorte de tablier. Souvent les hommes portent aussi un foulard noué négligemment autour du cou ou un large collier tressé. Ils laissent retomber naturellement leurs cheveux et y ajoutent parfois, comme ornement, quelques plumes sur le sommet de la tête.

Mais les Yumas complètent ce costume de peintures singulières qui doivent avoir été fort laides. Il ne faut pas confondre avec le tatouage les peintures qu'il est d'usage, chez certains peuples, de se faire sur le corps. Le tatouage s'obtient au moyen de matières colo-

rantes introduites sous l'épiderme par des piqûres. C'est en Océanie surtout que l'on rencontre le tatouage. En Afrique et en Amérique, on a plutôt recours, comme parure, à la peinture du corps ou du visage qu'au tatouage ; celui-ci du moins n'y est pas aussi répandu.

Les Yumas se peignent le visage en noir et ils le partagent en deux moitiés semblables par un trait rouge ; ils badigeonnent le reste du corps avec de la terre blanche délayée, et ils y traçent avec les ongles des raies en tous sens. On raconte que des missionnaires ont été surpris à tel point par l'apparition soudaine d'un Yuma, qu'ils avaient cru voir le diable en personne. Les enfants eux-mêmes portent ces peintures caractéristiques, comme le montre notre gravure, qui représente un jeune Yuma



JEUNE YUMAS

Leur corps est couvert de peintures caractéristiques

Les habitations des Yumas sont, ainsi que celles des villes mexicaines, construites en adobes, briques cuites au soleil, qui ont l'avantage de conserver leur fraîcheur plus longtemps que les autres ; elles ne sont élevées que d'un étage. Les murs sont épais de deux à quatre pieds ; les toits sont faits de bois, de cuir et d'osier tressé, et garnis de terre. Des vérandas, grossièrement faites de morceaux de bois et d'osier tressé, les protègent contre les ardeurs du soleil.

Les Yumas sont chasseurs et guerriers, semblablement à la plupart des Indiens de l'Amérique du Nord. Ils emploient comme armes des massues, des lances et surtout des flèches garnies de pointes de pierre qu'ils lancent avec un arc. Ils élèvent leurs enfants d'une façon très rude afin de les aguerrir de bonne heure ; on les habitue très jeunes à manier des armes.

La croyance à des génies malfaisants constitue la seule religion des Yumas. Il existe chez eux une caste de sorciers qui s'attribuent le pouvoir de chasser les mauvais esprits et de guérir ainsi toutes les maladies. Ils sont couverts, eux aussi, de peintures bizarres, et, pour pratiquer leurs exorcismes, ils placent à terre trois cartes à jouer et se livrent à côté à une danse échevelée, en même temps qu'ils soufflent dans une longue flûte de roseau.

GUSTAVE REGELSPERGER.

AU MONT ATHOS

Le prince B. Karageorgewitch vient de donner à la *Nouvelle Revue* de fines notes de voyage sur le *Mont Athos*. Nous en détachons un gracieux croquis :

Par des chemins bordés de lauriers en fleurs, abrités sous des oliviers, à pic audessus de la mer, un diacon et moi allons faire visite au moine-peintre qui habite près de Pantélimon une maisonnette dont le toit rouge m'attire depuis que je suis ici. Chez le peintre, un jardin tout fleuri de jasmins et de marguerites ; des ceps de vigne suspendus à des oliviers forment berceau. La maison bâtie en plusieurs parties, l'air castel, accrochée au rocher, les murs perdus sous du jasmin et de la vigne. Seule, la note rouge du toit met un éclat sur le ciel très bleu.

Des icones achevées, en train, ébauchées, encombrant l'atelier. Le frère sculpte aussi, et me donne d'exquises cuillers de bois qu'il a faites. Tous les moines font de ces cuillers, imitant le plus près possible la cuiller représentée sur l'image de saint Pantélimon. Elle est très simple, terminée, en haut par une main fermée, deux doigts étendus en train de bénir.

En flânant notre retour au couvent, je cause avec le diacon. Il me conte la légende de la Vierge, venue au mont Athos, sanctifiant la montagne à jamais. " Dans une barque toute petite, elle était avec trois saints et Lazare le ressuscité ; saint Joseph, déjà mort, tous l'avaient abandonnée. Elle venait de Chypre, et longtemps elle resta au mont Athos."

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Gâteau de Savoie.—Prenez huit œufs, une livre de sucre, une demi-livre de farine ; cassez les œufs dont vous séparez les blancs ; quelques gouttes de fleur d'oranger, et battez le tout ensemble. D'autre part, fouettez les blancs jusqu'à ce qu'ils soient en neige. Mélez bien le tout ; versez-le dans un moule bien beurré et mettez-le au four doux

Thé.—Le thé le plus employé est le thé noir. —Le thé vert est plus parfumé, mais exerce une action nuisible sur le système nerveux. Le thé vert ne s'emploie que pour aromatiser les crèmes.—Echauder la théière en y versant de l'eau bouillante, la vider, y jeter trois cuillerées à café de thé pour six tasses et verser un peu d'eau bouillante, pour dérouler le thé. Au bout de trois minutes, remplir la théière et verser.

Recette pour la confiture d'écorces de citrons.—Après avoir lavé les zestes ou écorces d'une vingtaine de citrons, on met les zestes dans l'eau bouillante ; et quand ils commencent à se ramollir, on les retire pour les jeter dans l'eau fraîche. Ensuite, on les égoutte. On les pile fortement et on les passe à travers un tapis de crin.

On pèse la quantité de jus ainsi obtenue, et, d'un autre côté, on pèse le volume de sucre qui doit y être ajouté dans les proportions de trois parties de sucre pour deux d'écorce. Avec ce sucre, on prépare un sirop qui doit être cuit perlé clarifié. On y met alors le citron et l'on fait bouillir le mélange en le remuant sans cesse avec une spatule.

Quand la confiture est suffisamment cuite, on la retire du feu pour la verser dans les pots.

Voulez-vous vous amuser ? Eh bien, lisez les *Farces de Piron*, qui est le seul livre divertissant publié jusqu'à ce jour. Aussi il est lu par tous ceux qui aiment à rire et qui sont ennemis de l'ennui. Prix : 10c. G.-A. & W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

NOTES & FAITS

Histoire des préjugés

Duclos, l'historien philosophe, parlant de la honte que le préjugé fait revenir sur la famille d'un coupable qui a été châtié par la justice, disait : " Si j'étais le maître, je n'accorderais jamais de grâce. Quand chaque famille aurait son pendu, ce qui certainement arriverait bientôt, l'on aurait plus rien à se reprocher les uns aux autres."

* * *

Traditions

C'était une opinion chez les peuples anciens que le courage se communiquait par l'infusion du sang ; aussi vit-on aux premiers siècles de notre ère, des bureaux frappés de l'admirable courage des martyrs, saisir le sabre dont ils s'étaient servis pour les frapper, et se faire au pied une blessure pour y verser le sang de ces héroïques confesseurs de la foi chrétienne.

* * *

Histoire des mots et locutions

Après la bataille de Poitiers, en 1356, une partie des troupes vaincues ne pouvant être payées parce que la caisse militaire et les équipages avaient été perdus, il se forma des compagnies de mécontents et de bandits qui se jetèrent sur les provinces de France et les ravagèrent. Elles furent connues sous le nom de *routiers*, du mot anglais *route*, qui signifie *cohue, foule, multitude*, et d'où nous est venu ensuite le mot *déroute*, qui se forma quand ces bandes furent exterminées en plus ou moins grande partie.

* * *

Recette pour ne dire que des paroles d'or

Quand vous voulez parler, vous dit un saint, pensez, avant d'ouvrir la bouche, à la réserve avec laquelle vous ouvrez votre bourse pour payer. Avant de le faire, vous avez soin, en effet, de vous demander si vous devez ; puis, combien vous devez ; et, enfin, en payant vous prenez bien garde de ne pas donner même une obole de trop.

Usez-en de même à l'égard de vos paroles, et avant d'en proférer aucune, considérez si vous devez parler et de quoi vous devez parler ; puis, quand vous avez ouvert la bouche, mettez aussi toute votre attention à ne rien dire de superflu.

C'est une excellente recette pour ne dire que des paroles d'or.

* * *

Caité et bonté

Le pape Benoît XIV était l'homme le plus indulgent du monde. Certain jour, un Français, capitaine de vaisseau, étant à Civita-Vecchia, vint à Rome, fut reçu par le pape et lui demanda la permission de lui présenter ses *gardes marines* (ou novices officiers.) Benoît XIV accorda la présentation avec sa bonne grâce coutumière. Ces jeunes gens, très heureux de voir le Saint-Père, se rendirent au palais pontifical, furent reçus ; mais après les cérémonies d'étiquette, il leur prit un rire si fou que leur chef tout interdit ne savait comment s'excuser de cette irrévérence.

" Allez, lui dit alors Benoît XIV, consolez-vous, capitaine ; car je sais bien que, tout pape que je suis, je n'ai pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire."

* * *

A propos de cérémonial

Que n'a-t-on pas dit et que ne pourrait-on dire sur l'importance que prirent souvent les questions les plus futiles quand elles tombèrent au cérémonial.

Aussi, d'après la *mosaïque* historique et littéraire que le *Musée des Familles*, publié dans chacune de ses livraisons, quand il fut question au Concile de Trente, pendant les premières sessions, de savoir si l'on tendrait de tapisseries la salle des réunions, si l'on mettrait un siège vide pour représenter l'empereur, trois cardinaux et un grand nombre d'évêques ne se crurent pas en état de décider ces importantes questions. On attendit pour prendre une décision que les prélats français et espagnols fussent tous arrivés.

* * *

Variétés industrielles

C'est vers le commencement du dix-huitième siècle, dit

Legrand d'Assy, qu'on a trouvé à Paris le moyen de tirer quelque parti d'une pièce de faïence cassée, en recousant ses fragments avec des agrafes de fil d'archal. Cette invention, que certains lecteurs trouveront peut-être peu digne d'être mentionnée, et qui mérite cependant de l'être, puisqu'elle consacre un principe d'économie, est due à un nommé Delile, né au village de Montjoie, en Normandie. Appelé et employé pour son talent dans la plupart des cuisines, son exemple tourna plusieurs autres artisans vers cette petite branche d'industrie.

Le plus curieux, c'est que, à cette époque où toutes les professions ne s'exerçaient qu'en vertu de certains privilèges, les faïenciers, au commerce desquels il portait préjudice en permettant l'usage des objets détériorés, voulurent faire interdire le travail des raccommodeurs ; mais ils n'obtinrent pas gain de cause, et la profession des raccommodeurs fut, par ordonnance royale, déclarée libre.

LE COIN DES ENFANTS

LES PREMIERS MUGUETS

Le mois de mai apporte avec lui bien des joies et de douces surprises. Le mois de Marie se trouve être le mois des fleurs, de la verdure et du renouveau.

Marcel avait six ans et venait de quitter Paris avec sa mère, pour aller habiter une belle maison de campagne, tout près d'un petit bois, où il n'y avait ni loups ni bêtes sauvages, lui assurant sa mère. Donc Marcel, tout rassuré, se proposait de passer ses jours au milieu de la verdure et des arbres ; en se levant un matin, il avait formé le doux projet d'aller à la cueillette du muguet pour s'en faire un beau bouquet pour sa mère et pour l'autel de Marie. Le voilà donc parti après son déjeuner, errant à l'aventure et trouvant, deci-delà, quelques brins parfumés de ce beau muguet entouré de verdure.

Mais, malgré son attention, Marcel ne put former un beau bouquet, et se disposait à rentrer, quand il rencontra un pauvre enfant, un peu plus grand que lui, portant dans un panier de jolies gerbes de muguet, blanc et parfumé. Marcel s'approcha du pauvre enfant, en lui demandant ce qu'il comptait faire de tous ces bouquets. Pierre lui expliqua que sa mère, une pauvre veuve, avait grand-peine à gagner leur vie à tous deux et qu'en allant vendre ces bouquets de fleur dans les châteaux des environs, elle en retirait quelque argent pour acheter du pain ; car ils n'avaient pas eu à déjeuner et la faim commençait à se faire sentir.

Marcel à ces mots fut pris de pitié et, cherchant dans sa poche, il retrouva avec joie une belle pièce de vingt sous, toute neuve, que sa mère lui avait donnée pour le récompenser des bonnes notes de son précepteur, pour ses devoirs et son application. Il avait formé le projet de s'arrêter chez le pâtissier, mais il eut bien vite renoncé à cette fantaisie, afin de soulager la misère de Pierre, et pour ne pas l'humilier, il choisit un beau bouquet de muguet, qu'il s'empressa de porter à l'hôtel de la Vierge, il s'agenouilla donc pieusement, en faisant une prière pour sa mère. En sortant de l'église, il vit Pierre entrer chez le boulanger et acheter du pain ; il se promit donc de garder l'argent de ses bons parents, pour acheter les muguetts de Pierre et lui procurer du pain pour lui et pour sa mère, et le bon Dieu les bénit.

MARCEL DE RUNGES.

FRÈRES DES ANGES

Ils sont là deux cents petits garçons, graves, recueillis, reflétant sur leur visage, si franc une joie céleste, gracieux dans leur costume noir sur lequel tranche vivement le brassard aux franges d'or.

Près d'eux, tout autant de petites filles, blanches, et comme éthérées sous le long voile.

* * *

C'est le soir du plus beau jour de la vie : la première communion ; ce matin, le mystère ineffable s'est consommé une fois encore.

Ce matin, l'éternel Ami, le Dieu suprême, a visité le cœur innocent de ces petits et s'est reposé dans ces âmes virginales.

Et maintenant ils vont renouveler les vœux du saint baptême.

Entre Dieu et le monde, entre le ciel et l'enfer, entre le Christ et Satan, ils ont à se prononcer. Parvenus à ce tournant, à cette bifurcation de la vie, deux voies s'ouvrent devant eux : une qui monte vers l'Idéal, vers la Justice, vers la Lumière, vers Dieu... voie souvent rude, abrupte, semée de ronces et d'épines ; l'autre douce, verdoyante et fleurie, où se précipite une foule enfiévrée, mais qui descend vers des abîmes de malheur, d'impiété, de honte.

L'Évangile est là, sur cette console, à l'entrée du sanctuaire.

— Voulez-vous, enfants, s'écrie le prêtre, voulez-vous suivre la loi du Seigneur, voulez-vous renoncer au démon ?

— *J'y renonce*, répondent tous les enfants d'une seule voix et d'un seul cœur.

— Voulez-vous renoncer aux folles maximes du monde, à ses plaisirs criminels, à ses tristes péchés ?

— *J'y renonce*.

— Et à qui voulez-vous appartenir ?

— A Jésus-Christ !

— Et pour combien de temps ?

— Pour toujours !

Enfants, puissiez-vous tenir cette promesse et ne jamais trahir le drapeau de la croix arboré dans un si grand jour !

* * *

On se tourne alors vers Marie, la Mère du ciel, la Reine des anges, dont le regard aime à se fixer sur cette innocente phalange d'enfants, rayonnants de splendeur morale.

O mères de la terre, dans ce moment, consacrez vos enfants à Marie ! Vous serez impuissantes, un jour, peut-être, à les défendre : donnez-leur au ciel une mère qui *pourra tout* pour eux.

Un jour, c'est la loi, vous les quitterez ; vous les laisserez seuls sur cette terre ; vous ne serez sans doute pas près d'eux dans leurs dernières angoisses ; Ah ! donnez-leur une Mère immortelle !

LEÇONS DE CHOSES

LES BOITES DE PAPIER

On coupe une feuille de papier en carré plus ou moins grand, d'après la dimension que l'on veut donner à la boîte. On plie cette feuille suivant les lignes ponctuées de la fig. 1, en se souvenant que, pour la confection de ce jouet, le papier ne doit jamais rester plié, sauf dans la dernière opération, et que les plis ne sont que des marques dont on se servira dans la suite. On plie la feuille en amenant au centre les quatre coins A, B, C, D, et l'on a les plis ponctués sur la fig. 2. On plie et on déplie alternativement A sur H, B sur F, C sur I, et D sur G, après quoi, les plis paraissent comme sur la fig. 3. On plie et on déplie successivement A sur N, D sur K, C sur L et B sur M, pour avoir tous les plis marqués sur la fig. 4. On trace, au crayon ou à la plume, les lignes dessinées toutes noires sur la fig. 4. On passe le canif ou les ciseaux sur toutes ces lignes noires, en faisant tomber les petits coins de papier qui doivent nécessairement être détachés. On plie et on laisse pliés les petits côtés *x* et *y* des coins A et D, de sorte que ces coins puissent ensuite passer facilement par les fentes B et C des coins opposés (fig. 5). Pour terminer, on passe le coin plié A dans la fente du coin C et l'on ouvre les plis pour que le coin ne puisse plus sortir ; on passe de la même façon le coin plié D dans la fente B, en repoussant dans l'intérieur les languettes qui, sans cette précaution, se trouveraient à l'extérieur.

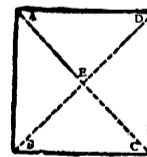


Fig. 1.

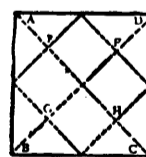


Fig. 2.

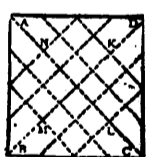


Fig. 3.

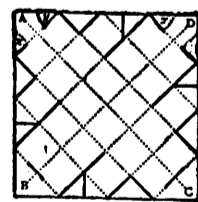


Fig. 4.

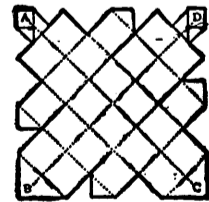


Fig. 5.

cessairement être détachés. On plie et on laisse pliés les petits côtés *x* et *y* des coins A et D, de sorte que ces coins puissent ensuite passer facilement par les fentes B et C des coins opposés (fig. 5). Pour terminer, on passe le coin plié A dans la fente du coin C et l'on ouvre les plis pour que le coin ne puisse plus sortir ; on passe de la même façon le coin plié D dans la fente B, en repoussant dans l'intérieur les languettes qui, sans cette précaution, se trouveraient à l'extérieur.

CHOSSES ET AUTRES

—L'endroit le plus sec du monde est cette partie de l'Égypte entre les deux chutes inférieures du Nil. Il ne pleut jamais dans cette région, et les habitants ne croient pas que l'eau puisse tomber du ciel.

—La plus grosse statue de bronze qui existe aujourd'hui est celle de Pierre le Grand, premier empereur de Russie. Elle pèse deux millions de livres et orne la plus belle place de Saint-Petersbourg.

—On l'a dit bien des fois, les sans-travail ne sont pas toujours d'intéressants ouvriers qui ne demanderaient pas mieux que de travailler. "Figure-toi, disait un vagabond à un de ses compagnons, dans quel guépier je suis tombé ce matin ! J'entre à un bureau pour demander quelque secours et qu'est-ce que je trouve ? Une douzaine de personnes qui m'offrent des places ! C'était un bureau de placement ! Comme je me suis tiré des guêtres !"

—The White Squadron, tel est le titre du drame émouvant qui tient l'affiche, cette semaine, au théâtre Royal. L'action se passe au Brésil et la mise en scène est sans rivale. Se déroulant au milieu de tous les imbroglios des républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, la trame a un intérêt sans égal pour ceux qui s'occupent de ces événements, ou qui ont des amis dans ces contrées. L'intérêt est aussi puissant pour ceux qui ont été et seront embarqués sur les vaisseaux de guerre stationnant dans les eaux de l'Amérique du Sud. Le congrès maritime fait appel aux idées navales de chaque nation, et le gouvernement du pays a une bonne occasion d'y faire une démonstration patriotique.

—A lire dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue, particulièrement intéressant : Deux lettres de George Sand à Ste-Beuve, publiées par M. de Loménie ; La curiosité, par M. Sully Prudhomme, de l'Académie française ; Je deviens colon, roman de la colonisation algérienne, par Hugues le Roux ; Choiseul à Rome, d'après des documents inédits, par M. André Hallays ; La femme et la bicyclette, par M. Just Championnière, de l'Académie de médecine ; Les Kamtchatka, de Léon Daudet ; Le troisième centenaire du Tasse, par Pierre de Nolhac ; La politique extérieure, de Mme Adam ; Les questions sociales, de M. Bourgeois ; aux pages courtes : les noms d'Emile Augier, Mme Ackerman, Mme Alphonse Daudet, J. H. Rosny, Camille Maclair, Emile Hinzelin, etc.

JEUX ET RECREATIONS

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à nos devineurs que nous ne publions que les noms parfaitement compréhensibles et convenables, ne pouvant donner lieu à aucune équivoque. Les solutions doivent être parvenues le LUNDI au plus tard, sinon elles sont renvoyées à la semaine suivante.

CHARADE

On fauche mon premier, on rase mon dernier. Trop souvent, ô lecteur ! tu passes mon entier.

PROBLEME

Adélard dit à Charles : Il y a 12 ans, j'avais la moitié de votre âge. En comparant aujourd'hui mon âge au vôtre, je trouve que j'ai les $\frac{5}{8}$ de votre âge. Quels sont les âges respectifs d'Adélard et de Charles ?

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 576

Devinette.—Placez les allumettes dans cet ordre :

HUIT

Enigme.—Le mot est : Bas.

ONT DEVINE :

Arthur Côte, St-Pascal ; Mlle Rose-Anna Guillemette, Trois-Rivieres ; Elly Fisk, Romelus Désilets, Rieuse Aimante, Mlle Bernadette Beaupré, Joliette ; Jos. Hamel, Lac Edouard ; L. G. Roy, Ottawa ; Louis-Thomas-Emile-Arthur, Somerset ; Alfred La-brèque, Lévis ; Mlle Rachel Letendre, Yamaska Est ; J. M. Lévesque, Sorel ; Mlle

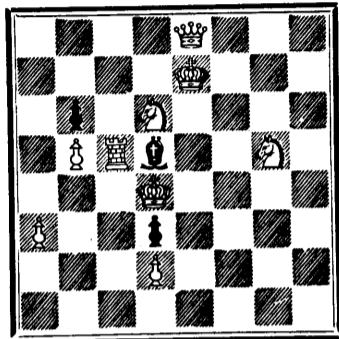
J. Dionne, St-Pacôme ; Mlle Odile Landry, Mlle Clara Chatelain, Mlle Malvina Desjardins, Plantagenet ; Mlle Adile Côté, Lyster ; Aimé Richer, Mlle Maggie Kingley, Mlle Eglantine St-Germain, Antaya Goscin, W. Bidon, St-Hyacinthe ; A. Guy, Ste-Cunégonde ; Mlle Laura Debigaré, Geo. Lévillé, Québec ; Nap. Nolin, J. Rouillard, Mlle Marie Aymong, Mlle L. Bourque, Willie Moore, Mlle Schayer, Montréal ; Mlle Marie Protin, River-Point ; Mlle Dina Blondin, Lachine ; Mlle Maria Dion, Sherbrooke.

LES ECHECS

PROBLEME No 177

Composé par M. Emile Pradignat

Noirs.—4 pièces



Blancs.—8 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 176

Blancs Noirs
1 F 8 C R 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Lapresse & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7283

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnent

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer." — Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 112 RUE GOSFORD

MONTREAL

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENITEUR
187, RUE SAINT JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evalueurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste. - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 59

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI le PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente-et-un mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 19 juin prochain, à 1 heure p.m.

Par ordre du Bureau de Direction,

TANCREDE BIENVENU,
Asst. Gérant.

La Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS POUR CENT (3 p.c.) a été déclaré pour le semestre courant sur le Capital Payé de cette Institution, équivalant à six pour cent (6 p.c.) par an et que le même sera payable au Bureau Principal ou à ses Succursales, SAMEDI, le 1er JUIN prochain.

Les Livres de Transfert seront fermés du 17 au 31 Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires se tiendra au Bureau Principal, MARDI, le DIX-HUITIEME jour de JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,

W. WEIR, Président.

Montréal, 23 avril, 1895.

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de La Saison, 25 rue de Lille, Paris.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant
le 4 Mai 1895

43,257

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

XVIII

Entre les derniers faits que nous venons de raconter et ceux qui vont suivre, quatre mois se sont écoulés.

Nous sommes au 18 janvier de l'année 1871.

Depuis le jeudi 15 septembre 1870 Paris assiégé est investi complètement.

Partout ou à peu près partout les désastres se sont succédés.

Sur différents points du territoire, il est vrai, quelques victoires partielles sont remportées par nos soldats, héroïques toujours quoique épuisés et manquant de tout, mais que sont ces victoires à côté de sinistres hécatombes ?

Nous succombons sous l'avalanche humaine venue de l'Allemagne. Nous sommes écrasés sous le nombre.

A l'Est l'armée de Bourbaki est forcée de se réfugier en Suisse.

A l'Ouest celle de Chanzy succombe.

Et Paris, ignorant ces effroyables catastrophes, songe toujours à faire une *sortie en masse*, une trouée géante, pour aller rejoindre ces armées dont il ne soupçonne pas l'anéantissement.

Le 18 janvier Paris en était à sa cent vingt septième journée de privations et de souffrances.

Depuis quinze jours on avait dû réduire les portions de vivres dans de telles proportions que la population parisienne éprouvait toutes les horreurs de la famine.

Sur la rive gauche de la Seine les obus prussiens crevaient les toits des maisons.

Et cependant Paris ne se rendait pas. Mourant de faim, il voulait lutter encore.

Le 19 au matin on affichait dans tous les quartiers, sur tous les murs, la proclamation suivante :

“ Citoyens,

“ L'ennemi tue nos femmes et nos enfants. Il nous bombarde jour et nuit et couvre d'obus nos hôpitaux. Un cri AUX ARMES ! est sorti de toutes les poitrines.

“ Ceux d'entre nous qui peuvent donner leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi ; ceux qui restent, jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères, accepteront au besoin les plus durs sacrifices, comme un autre moyen de se dévouer pour la patrie.

“ Souffrir et mourir s'il le faut, mais vaincre !

“ Vive la République ! ”

Suivaient les signatures des membres du gouvernement, des ministres, et des secrétaires du gouvernement.

Un ordre général du ministre de la guerre accompagnait cette proclamation.

Après avoir lu ces lignes, personne ne pouvait conserver l'ombre d'un doute.

On allait livrer bataille.

Depuis la veille, de grands mouvements de troupes se faisaient sur tous les points de Paris, et les bataillons se massaient sur les voies conduisant à Saint-Cloud.

Dans le onzième arrondissement, les compagnies de marche des bataillons de Belleville, de Ménilmontant, et ceux des quartiers de la Roquette et de la Folie-Méricourt, étaient sous les armes dès le matin, sac au dos et prêts à partir.

Le 57^e bataillon se fait tout spécialement remarquer par son effervescence, par son impatience fébrile de prendre part à la bataille annoncée.

Gilbert Rollin, à la tête de sa compagnie, n'attendait plus qu'un ordre de départ.

Il se promenait de long en large, allant et revenant, sombre, préoccupé, et n'adressant la parole à personne.

Servais Duplat, le fourrier, opérait une distribution de vivres aux hommes.

De tous côtés s'étaient formés des groupes de gardes nationaux, de femmes et d'enfants.

C'étaient les mères, les épouses, les enfants, les vieillards, qui l'es-

tomac creux, le ventre vide, pâles, anémiés, à bout de forces, venaient encourager les futurs combattants, les embrasser en pleurant et leur dire :

— Délivrez-nous ! . . . Vengez-nous ! . . .

Dans un coin du vaste emplacement où se trouvaient réunies dix compagnies de marche, emplacement occupé aujourd'hui par le square Parmentier, trois personnes formaient un petit groupe isolé.

Ce groupe se composait de Paul Rivat, layetier-emballeur, de sa jeune femme et d'une autre femme âgée de soixante-cinq ans environ.

Celle-ci était une voisine des Rivat, habitant la même maison qu'eux, le numéro 157 de la rue Saint-Maur.

La pauvre Jeanne avait bien changé depuis quatre mois, depuis le jour où, revenant de Châlons, elle s'était trouvée en chemin de fer avec Raymond Schloss, qui se rendait à Paris pour en ramener l'abbé d'Areynes.

Les dures privations imposées par le siège, avaient épuisé la pauvre jeune femme que son énergie morale seule empêchait de succomber à des souffrances continuelles.

Elle pleurait en serrant les deux mains de son mari dans les siennes.

— Voyons, voyons, ma Jeannette lui dit Paul il ne faut pas se lamenter comme ça ! . . . nous allons tous faire notre devoir, chercher une dernière fois à rompre les lignes prussiennes. . . . Il faut bien en finir et essayer de ne plus crever de faim dans Paris. . . . j'en reviendrai, va, j'ai bien été au Bourget et à Champigny sans recevoir le moindre atout ! et pourtant ça chauffait dur, je t'en fiche mon billet ! je ne recevrai encore rien cette fois-ci, et j'aurai troué quelques peaux de ces sales mangeurs de choucroute !

Jeanne se mit à sangloter.

— Tu en reviendras. . . . fit-elle d'une voix brisée, à peine distincte. Comment le sais-tu ? . . .

— Comment je le sais ? Comment je le sais ? . . . Il est certain que je n'en suis pas sûr. . . . Mais c'est une idée que j'ai comme ça. . . . un pressentiment. . . .

— Moi aussi j'en ai, des pressentiments. . . . et ils sont noirs. . . .

— Mais c'est de la folie toute pure, ça, ma Jeannette !

— Non ! . . . Non ! . . . Ce n'est point de la folie ! Songe donc, Paul, si tu ne revenais pas, qu'est-ce que je deviendrais, moi, sans toi ? . . . et avant d'être né notre pauvre petit enfant n'aurait point de père !

L'émotion de sa femme gagnait le garde national.

— Voyons, ma bonne Jeanne, fit-il en serrant la chère créature contre sa poitrine, ne parle pas comme ça, je t'en prie. . . . Ne te mets pas en tête de pareilles idées. . . . Tu me fais beaucoup de chagrin !

— Rivat a raison, ma petite, fit observer la femme qui se trouvait avec eux, il ne faut pas s'alarmer sans savoir au juste pourquoi ! Il est déjà revenu, il reviendra encore, et en attendant son retour est-ce que je ne serai pas là moi, votre voisine qui vous aime bien tous les deux ? . . .

— Maman Véronique dit vrai, Jeanne, ma chérie, tu ne te trouveras pas seule. . . . et puis c'est une absence qui sera très peu longue. . . . Vingt-quatre heures. . . . Quarante-huit heures. . . . trois jours au plus. . . .

— Tu devrais ne pas partir. . . .

— Oh ! quant à ça, c'est impossible !

— Je te répète que j'ai de mauvais pressentiments. . . . Ne pars pas. Reste avec moi. . . .

— Sois donc raisonnable, je t'en supplie. . . . Voyons, est-ce que je peux lâcher mon fusil et les camarades ? On dirait que j'ai peur du danger, que je suis un capon ! et tu ne voudrais pas qu'on dise ça de moi, j'en suis sûr ! . . . Tu ne voudrais pas que dans le quartier chacun me montre du doigt en disant : Celui-là, c'est Paul Rivat. . . . il n'a point de sang sous les ongles. . . . C'est un mauvais citoyen, c'est un traqueur, c'est un feignant, c'est un lâche !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! . . . balbutia la pauvre Jeanne en se tordant les mains avec désespoir. Guerre maudite ! Oui, je sais bien que tu dois faire ton devoir comme les autres, mais c'est trop cruel, c'est abominable, de prendre un mari à sa femme, d'enlever un père à ses enfants, et de l'envoyer se faire tuer. . . . Pourquoi ? On ne le sait seulement pas, pourquoi ! Et l'avenir ? l'avenir de ceux qui restent ? Personne n'y pense seulement ! . . .

—Voyons, encore une fois, ne te forge pas des idées noires !
 —Ah ! si je pouvais les chasser !... Mais je ne peux pas !
 Brusquement Jeanne parut se calmer.
 —Il y a peut-être un moyen... reprit-elle. Veux-tu me faire un grand plaisir ?
 —Ah ! du moment qu'il ne s'agira pas de déposer les armes et de désertir, tu peux commander, ma Jeannette ; tu seras obéie *illico* !... au doigt et à l'œil !
 —Non... Non... Je ne te demanderai plus cela, puisque je sais que tu refuserais... Il s'agit d'autre chose...
 —De quoi ?
 —C'est un désir que j'ai...
 —Dis-le...
 —Descendons à l'église Saint-Ambroise et prions M. l'abbé d'Areynes, qui nous a mariés, de faire brûler un cierge et de dire une messe pour toi... Veux-tu, Paul ?
 —C'est une fameuse idée, ça ! s'écria maman Véronique.
 Paul jeta un rapide coup d'œil sur sa compagnie au repos.
 —Aurons-nous le temps ?
 —Quand partirez-vous ?
 —Je ne sais pas.
 —Eh bien ! informe-toi !
 En ce moment le fourrier Duplat appelait, de sa voix éraillée par le *vitriol* des assommoirs :
 —Le garde Paul Rivat.
 —On t'appelle... dit Jeanne tremblante. Vas-tu donc t'éloigner déjà ?...
 —Paul Rivat ! répéta le fourrier.
 Paul s'approcha de lui, suivi de sa femme et de Véronique.
 —Présent, fourrier... fit-il.
 —Qu'est-ce que vous fichez donc, vous ? interrogea Duplat d'un ton rogue, voilà dix-minutes que je m'esquinte le tempérament à vous appeler ! Vous jacassez avec des femmes au lieu d'être dans les rangs pour toucher votre *prêt* ! Avez-vous touché vos vivres ?
 —Oui, fourrier.
 —Il vous est dû deux journées de solde. Voici trois francs...
 —Merci, fourrier... A présent, je vais vous demander quelque chose...
 —Quoi ?
 —Oh ! une simple question...
 —Laquelle ?
 —Quand partirons-nous ?
 —Si on vous le demande, qu'est-ce que vous répondrez ?
 —Que je n'en sais rien, parbleu !
 —Eh bien ! je suis logé à la même enseigne... D'ailleurs, quand on partira, vous le verrez bien...
 —C'est que j'aurais voulu m'absenter quelques instants...
 —Vous absenter !
 —Oh ! pas pour longtemps...
 —Qu'est-ce que vous avez donc à faire ?
 —Je voudrais aller jusqu'à l'église Saint-Ambroise.
 Duplat haussa les épaules.
 —Ah ! ah ! ah ! ricana-t-il ensuite avec insolence, à l'église Saint-Ambroise ! *Mossieu* tient à encaisser la bénédiction d'un *ratichon* avant d'aller se faire casser la gueule !...
 —Je fais ce qui me convient ! Ça ne regarde que moi ! répliqua Paul impatienté.
 —Vraiment ! Eh bien ! moi aussi, je fais ce qui me convient, et il me convient de vous refuser la permission que vous demandez !
 Paul devint pâle de colère.
 —Vous refusez ! ah ! vous refusez ! fit-il en élevant la voix.
 A cette minute précise Gilbert Rollin qui, debout à quelques pas du lieu de l'altercation, écoutait un rapport du lieutenant de la compagnie, se retourna en entendant monter la diapason de voix de Duplat et de Paul Rivat
 —Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.
 Le fourrier voulut prendre la parole, mais Jeanne, s'élançant vers le capitaine, le devança en s'écriant :
 —Voici ce qu'il y a, monsieur... Mon mari, Paul Rivat, demandait au fourrier qu'il lui permit de descendre jusqu'à l'église Saint-Ambroise, en attendant que sa compagnie se mette en marche. Le fourrier lui a refusé brutalement cette permission, en l'insultant !... Nous avons nos croyances, monsieur... Cela ne fait pas de mal à personne, n'est-ce pas ? Mon mari va partir... il va se battre !... Avant d'aller au feu j'aurais désiré qu'il vienne avec moi faire brûler un cierge à la chapelle de la Vierge ou nous nous sommes mariés...
 —Et où on fera sans doute baptiser le gosse, ricana de nouveau Servais Duplat.
 —Ce n'est pas à vous que je m'adresse, monsieur ! répliqua Jeanne en jetant au fourrier un regard de mépris. C'est à votre capitaine... au capitaine de mon mari !
 —Et vous n'avez pas la parole, mon garçon ! ajouta mamam Véronique. Du reste elle n'est guère agréable à entendre, votre parole !

Elle sonne faux comme un chaudron fêlé !... Ah ! dans le quartier Saint-Ambroise on vous connaît et on vous connaît bien, monsieur Servais Duplat ! On sait ce que vous valez, et vous ne valez pas cher, et beaucoup de gens s'étonnent, moi la première, qu'on vous ait mis des galons de fourrier sur les bras ! Faites vos affaires, mon garçon, et laissez les autres faire les leurs !

—Tas de cagots !... s'écria Duplat.

Maman Véronique n'avait point—comme on dit—sa langue dans sa poche.

Elle riposta du tac-au-tac :

—Les cagots comme nous valent mieux dans leur petit doigt que les propre à rien de votre espèce dans toute leur vilaine personne, car vous êtes rudement pas beau, vous savez, Servais Duplat !

—Silence ! commanda Gilbert Rollin. Allez où vous souhaitez aller, Rivat, ajouta-t-il en s'adressant au mari de Jeanne et en consultant sa montre. Nous partirons d'ici à midi... Il n'est que dix heures dix. Je vous donne une heure... A onze heures et demie soyez présent à l'appel de la compagnie.

—Oui, mon capitaine, et merci...
 —Merci, monsieur... dit Jeanne en prenant le bras de son mari.

—On se passe de votre permission, monsieur le fourrier... ricana mamam Véronique.

XIX

Duplat grommelait des injures, mais la présence de Gilbert Rollin l'empêchait de parler trop haut.

—Laissez votre fusil, ordonna-t-il à Rivat, pas besoin de le faire bénir avec vous...

Paul haussa les épaules puis, sans répondre, se dirigea vers un groupe de gardes nationaux, et pria l'un de ses camarades de vouloir bien lui garder son arme.

Il rejoignit ensuite sa femme et mamam Véronique, et tous trois se dirigèrent vers l'église Saint-Ambroise dont les flèches élancées se découpaient sur le ciel gris de janvier.

Servais Duplat les regardait s'éloigner avec un mauvais sourire.

Il y avait de la férocité dans le regard de cet homme, dont la physionomie toujours repulsive devenait parfois hideuse.

—Clique à casotins ! murmura-t-il en leur montrant le poing, puis s'adressant à Gilbert il ajouta : Et c'est vous, capitaine, qui protégez cette graine de confessionnal ! Je ne vous voyais pas bien dans ce rôle-là !

—Vous détestez Paul Rivat... dit le mari d'Henriette.

—Je déteste tous les diseurs de patenôtres, d'oremus et de confiteurs, et celui là en est un de la première catégorie !... Ça s'est marié à l'église ! Oh ! là ! là !... lâchez-moi donc le coude ! Des gens comme ça, n'en faut pas ! Ça porte la guigne à la République !

—C'est un homme courageux...
 —Il y en a d'autres que lui qui le sont autant, et même plus !
 —Sa femme a peur de ne plus revoir son mari... C'est un sentiment bien naturel. Ma femme était ce matin comme la femme de Rivat, et se trouve dans la même position qu'elle... Elle a beaucoup pleuré en me voyant partir, et j'ai été touché par ses larmes...
 —Plus solide que ça, moi, mon capitaine.

La particulière qui pourra se vanter de *mémouver* en s'humectant les paupières n'est pas encore fondue !!
 Puis le fourrier, après avoir ébauché un salut militaire infiniment moqueur, tourna sur ses talons et s'éloigna de Gilbert Rollin.

—Quel mauvais homme que ce Servais Duplat ! disait Jeanne à son mari.

—Un gredin de la pire espèce ! appuya mamam Véronique.

Nos trois personnages arrivèrent à l'église Saint-Ambroise.

Ce fut Paul Rivat qui entra le premier et, allant droit à un bénitier scellé dans une des hautes colonnes, il offrit l'eau bénite à sa femme et à leur voisine.

Tous trois firent le signe de la croix.

—Tu tiens à faire dire une messe, ma chérie ? demanda le layetier à Jeanne.

—Oui, j'y tiens... et nous ferons ensuite brûler un cierge, répondit la jeune femme dont le cœur battait à coups pressés.

—Eh bien ! comme tu voudras...
 Ils se dirigèrent vers la sacristie.

Le bedeau les arrêta au passage.

—Vous désirez, monsieur, mesdames ! interrogea-t-il.

—Nous voudrions voir M. le premier vicaire... dis Paul Rivat.

—C'est impossible.

—Pourquoi donc ?
 —Parce que M. l'abbé d'Areynes est absent de Paris en ce moment...
 —Ah ! fit Jeanne désappointée.

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—Encore une fois, Léonie, laissons le passé ; il ne dépend ni de vous ni de moi de rien changer aux années écoulées. Nous ne pouvons plus retrouver les joies de la jeunesse. Mais n'est-ce donc rien, Léonie, que d'assister au bonheur de nos enfants ? Vous y avez contribué, et je vous en suis reconnaissant. Ne regardez pas en arrière et songez au spectacle que vous aurez sous les yeux quand vous verrez Paul et Georgette, marchant joyeusement dans la vie, serrés l'un contre l'autre.

—Cela, Auguste, vous le verrez ; mais moi . . .

—Pourquoi ces paroles ?

—Moi, je serai loin.

—Vous voulez partir ?

—Oui, répondit-elle.

Elle reprit avec un héroïque effort :

—J'avais cru un instant que je pourrais être témoin des joies de votre foyer, que je pourrais réchauffer mon cœur au contact des vôtres que le calme rentrerait ainsi dans mon âme et que, plus tard, il me serait permis de bercer de beaux enfants sur mes genoux de grand-mère.

Rêve irréalisable. Je l'ai compris.

—Ma mère, mon Dieu ! ma mère, vous nous épouvantez ! s'écria Paul.

—Mon fils, Auguste, Georgette, j'ai compris que je serais un obstacle à votre bonheur . . . Mon mari pardonne moi, je ne me suis pas pardonnée !

Sa main chercha celle de son mari qu'elle pressa faiblement ; il y eut un râle dans sa gorge et sa tête retomba en arrière.

Elle était morte.

Tous trois s'agenouillèrent devant elle.

Le médecin arriva.

—Hélas ! lui dit Lebrun en se relevant, vous venez trop tard !

—Mais à quoi attribuer cette mort foudroyante ?

—La malheureuse nous l'a dit, elle s'est empoisonnée.

—Oh ! fit le médecin.

—C'est la mère de mon fils, c'est ma femme, monsieur le docteur, dit le vieillard avec un accent de profonde douleur.

—Je vous plains, monsieur Lebrun. Mais ma présence n'est plus nécessaire ici ; c'est le commissaire de police que vous devez faire appeler.

—Qu'il vienne, dit Lebrun avec accablement.

—Si vous le désirez, monsieur Lebrun, je vais le prévenir.

—Oui, faites, monsieur le docteur, je vous en serai reconnaissant.

Le médecin se retira et peu après le commissaire de police se présenta. Il connaissait le sculpteur sur bois, son honorabilité ; il savait qu'aucun soupçon ne pouvait l'atteindre et qu'on pouvait s'en rapporter à sa parole.

Il écouta le récit qui lui fut fait du lugubre événement.

—Monsieur Lebrun, dit-il, en pareille circonstance nous avons des devoirs pénibles à remplir ; nous devons procéder à une enquête afin de nous conformer aux règlements ; mais il ne nous est pas défendu, dans la mesure du possible, de les concilier avec les ménagements qu'on doit aux familles en deuil. Votre désir est sans doute qu'aucun retentissement ne soit donné à ce tragique événement ?

—Monsieur le commissaire, vous devancez la prière que j'allais vous adresser.

—Il paraît évident que cette malheureuse femme s'est empoisonnée chez elle, c'est là que se trouvera, probablement, la preuve matérielle du suicide. Je vais m'entendre avec mon collègue de son quartier pour que des investigations soient faites chez elle.

Il se retira, et le sculpteur, les deux jeunes gens et Martine restèrent auprès du corps.

Le commissaire de police ne revint qu'à la tombée de la nuit.

—Monsieur Lebrun, dit-il, nous nous sommes présentés, mon collègue et moi, au domicile de la défunte. La demoiselle de magasin, qui a éprouvé une très grande douleur quand je lui ai annoncé la fatale nouvelle, nous a fait entrer dans une pièce au rez-de-chaussée, une sorte de salon-bureau, où se tenait habituellement sa maîtresse.

Nous y avons trouvé un petit flacon contenant le reste d'un liquide qui, analysé par le pharmacien, a été reconnu pour un poison violent. Un testament sous enveloppe cachetée et quelques lignes sur une feuille de papier attestent que votre femme s'est volontairement donné la mort.

Notre enquête se trouve ainsi terminée.

Nous avons pensé qu'il convenait, si cependant c'est aussi votre avis, de transporter le corps dans la maison de la rue Lafayette.

—Monsieur le commissaire, vous prévenez la demande que j'allais vous faire.

—J'avais deviné votre intention, et j'ai fait avertir l'administration des pompes funèbres ; tout à l'heure un fourgon viendra chercher la dépouille mortelle de cette malheureuse femme.

Vingt minutes plus tard, en effet, la nuit était venue, le fourgon annoncé s'arrêta à la porte du sculpteur sur bois.

Paul et Georgette montèrent dans une voiture qui suivit celle qui emportait la morte.

Secondés par Elisabeth, tout en larmes, ils firent monter le corps dans la chambre où Léonie fut déposée sur son lit.

Elisabeth voulut se charger seule des apprêts funèbres.

Le magasin était fermé.

Paul aurait bien voulu passer la nuit auprès de sa mère, mais Georgette lui dit :

—Je veillerai avec Elisabeth. Quant à vous, Paul, votre place est auprès de votre père ; il a grand besoin de vous, car peut-être, plus encore que pour nous, le coup lui a été terrible.

Paul céda aux instances de sa fiancée et retourna rue Saint-Maur.

Lebrun et son fils ne songèrent pas à se coucher ; ils restèrent dans le salon, assis en face l'un de l'autre.

Ils cherchaient à se consoler mutuellement ; mais chacun sentait que ses paroles ne trouvaient pas d'écho dans le cœur de l'autre.

—Paul, dit Lebrun, mon ami, ta matinée de demain sera bien occupée par un certain nombre de formalités à remplir, telles que la déclaration du décès à la mairie, la fixation de l'heure des obsèques ; tu sais que nous avons au cimetière Montmartre une concession à perpétuité ; je désire que ta mère repose dans le caveau de famille où sont ma mère et mon père.

—Bien, mon père, merci.

Lebrun eut un long soupir.

—J'ai pardonné, dit-il simplement ; elle est rentrée dans la famille.

Cependant, le vieillard ne crut plus devoir cacher à son fils ce que le Dr Delteil lui avait appris la veille, après qu'il les eût laissés seuls.

—Oh ! ma pauvre Georgette ! dit-il avec douleur.

Lebrun fit part à son fils des excellents conseils que lui avait donnés M. Delteil et qu'il était bien résolu à suivre.

—Le misérable Forestier n'est plus, ajouta-t-il ; que le silence complet se fasse autour de sa tombe. Georgette sait qu'elle est la fille de cet homme, nous le lui ferons oublier.

Le lendemain, à dix heures, eurent lieu les obsèques de Léonie.

Elles furent très simples, le sculpteur sur bois ayant voulu éviter tout ce qui aurait pu donner du retentissement à la mort tragique de sa femme.

Peu de personnes assistaient à la triste cérémonie ; on n'avait pas envoyé de lettres d'invitation.

Deux mois s'étaient écoulés depuis les tragiques événements que nous venons de raconter.

Le marquis de Mimosa était complètement rétabli. Du terrible coup de couteau qui avait failli le tuer, il ne lui restait qu'un peu de faiblesse.

A l'hôtel Villarceau et rue des Pyramides, chez le général de Vauclair, où demeuraient à présent le marquis et sa fille, on s'occupait des préparatifs du mariage de Lucien et de Thérèse.

Il en était de même rue Saint-Maur.

Selon le désir exprimé par les deux jeunes gens et les deux jeunes filles, le mariage civil devait avoir lieu le même jour et à la même heure aux deux mairies. Quant à la cérémonie religieuse, répondant mieux encore au désir des quatre fiancés, Mme Villarceau avait tout préparé pour qu'ils reçussent en même temps la bénédiction nuptiale dans l'église de Passy.

Ce beau jour arriva.

Le marquis de Mimosa avait tenu à ce que la cérémonie du double mariage fût entourée d'une grande pompe.

Les cloches sonnèrent à toute volée, les murailles de l'église disparaissaient sous de riches draperies, l'autel était brillamment illuminé et le chœur paré de fleurs venues de loin, à grands frais.

La nef était trop petite pour contenir tous les assistants.

Quand, au son de l'orgue, les deux couples descendirent de voiture et s'avancèrent lentement vers les fauteuils qui leur étaient destinés, il y eut comme un frémissement d'admiration dans toute l'église.

Les deux toilettes étaient de même étoffe et sortaient des mains de la même couturière. Jamais, peut-être, le blanc costume de mariée n'avait été poétisé par autant de grâce et de beauté.

Après la cérémonie du mariage, à la sortie de l'église, des acclamations éclatèrent. C'était celles des pauvres gens qui n'avaient pu pénétrer dans l'église ; ils savaient qu'ils n'avaient pas été oubliés et que de fortes sommes avaient été données au curé et à la mariée pour être distribuées aux malheureux.

Mais la véritable fête de famille devait avoir lieu le lendemain, à l'hôtel Villarceau.

Il était près de deux heures du matin lorsque Lebrun et ses enfants regagnèrent la rue Saint-Maur, où, à côté du sien, trop petit, il avait loué et fait meubler un appartement pour les jeunes époux.

Quand Georgette entra dans sa chambre, où Paul la suivit, les larmes qu'elle avait eu la force de retenir toute la journée jaillirent de ses yeux.

—Georgette, ma bien-aimée, lui dit-il, qu'avez-vous ? Pourquoi ces larmes ?

—Je pense à ma pauvre mère, répondit-elle ; c'est en ce moment surtout, et plus cruellement, que je sens que je ne l'ai plus.

—Ah ! je te comprends, ma chérie, je te comprends ! s'écria Paul.

Pendant que Georgette, devant une glace, détachait son voile, Paul, s'étant approché de la cheminée, laissa échapper un petit cri de surprise.

—Qu'est-ce donc ? demanda Georgette en se retournant brusquement.

—Regarde, dit-il.

Il lui montrait un petit coffret, véritable merveille d'art, qu'une main inconnue avait placé sur le marbre de la cheminée.

—Une nouvelle surprise de notre père, dit Georgette, souriant à travers ses larmes.

—Je ne crois pas, fit Paul ; il t'aurait donné ce joli coffret ouvertement, comme les autres cadeaux qu'il t'a faits.

Georgette s'aperçut alors que sous le coffret il y avait une lettre. Sur l'enveloppe, elle lut :

" A madame Paul Lebrun."

—C'est bien singulier, dit-elle.

—Lis, ma chère Georgette, lis, et nous aurons sans doute le mot de l'énigme.

Georgette sortit la lettre de l'enveloppe.

Elle contenait ces mots :

" Ma chère enfant, votre mère a remplacé pour ma fille, ma chère Thérèse, la mère qu'elle avait perdue ; je ne puis adresser à Marguerite Lormont l'expression de profonde reconnaissance dont mon cœur est pénétré. Mais à vous, que ma fille appelle sa sœur et qui l'êtes par le cœur, je me permets d'offrir un témoignage de mon affection toute paternelle.

" MARQUIS DE MIMOSA."

Georgette, violemment émue, ouvrit le coffret d'une main tremblante. Elle en retira quatre écrins qu'elle posa sur la table, et ouvrit.

—Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! s'écria-t-elle.

Ils avaient sous les yeux une magnifique parure de diamants : un bracelet, une bague, une broche, des boutons d'oreilles, le tout pouvant être estimé vingt-cinq mille francs.

Georgette avait remis le coffret sur la cheminée. Paul s'aperçut qu'il y avait au fond un papier. Il le prit, l'ouvrit et lut.

—Oh ! oh ! fit-il, arrachant Georgette à son admiration.

Vivement, elle se rapprocha de son mari.

—Ça, lui dit Paul, est un bon d'un million à toucher à la Banque de France.

—Un million ! répéta Georgette stupéfaite.

—C'est la dot que te donne M. le marquis de Mimosa, et nous n'avons pas le droit de la refuser. Oh ! Georgette, ma chère Georgette, je ne te demandais que ton cœur et tu m'apportes l'opulence.

—Paul, mon Paul aimé, répondit Georgette en jetant ses bras au cou du jeune homme, je t'ai donné tout mon cœur et il sera toujours à toi.

seigné au sujet de l'ancien curé de Salvignac : tous les prêtres de la mission dont il faisait partie et lui-même avaient été massacrés par les Arabes sur les bords du Niger.

Le marquis résolut de fonder à Salvignac un asile où seraient reçus et élevés des enfants orphelins et des enfants abandonnés des deux sexes.

Dans la pensée de M. de Mimosa, cet établissement, qui aurait une forte dotation, devrait recevoir non seulement les enfants des départements de l'Aude, mais ceux aussi des départements voisins.

Par les soins du marquis, un superbe monument de marbre blanc fut élevé dans le cimetière de Casteljoux à la mémoire de Pedro Lamnés.

Don Antonio de Villina parut devant la Cour d'assises.

En présence du juge d'instruction, il avait gardé la même attitude que devant le commissaire de police. Les preuves de ses crimes l'écrasaient ; malgré tout, il persistait dans ses dénégations. Fidèle au précepte d'Avinain qui, en montant sur l'échafaud avait crié : " N'avouez jamais ; " il s'obstinait à soutenir qu'il était victime d'une méprise et de trompeuses apparences.

Le marquis de Mimosa avait été appelé par le juge d'instruction. Trop généreux pour accabler un ennemi tombé si bas, mais ne pouvant non plus s'intéresser à un misérable auquel il avait dû tous ses malheurs, il avait répondu au juge.

—Je n'ai rien à vous dire ; si vous voulez avoir des renseignements sur le passé du prévenu, demandez-les en Espagne.

Don Antonio fut très habilement défendu par son avocat, qui lui sauva la tête.

Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il entendit l'arrêt sans manifester la moindre émotion. Peut-être était-il moins affecté de son châtimement que de savoir que son cousin avait retrouvé sa fille.

Ainsi, sa haine avait été impuissante, toutes ses combinaisons avaient échoué, ses crimes étaient restés stériles. Pour le marquis de Mimosa, toutes les faveurs, et lui, lui allait mener la vie d'un forçat dans une île lointaine, d'où il n'avait pas l'espoir de revenir, comme le marquis était revenu des îles Philippines.

Cette pensée le faisait bondir de rage. Et s'il eût pu recouvrer sa liberté, il n'aurait pas hésité à risquer de nouveau sa vie pour satisfaire sa haine.

Depuis le jour où Célestin Reboul avait chassé sa fille adoptive, tout était allé de mal en pis au " Faisan doré." La gêne augmentait, la clientèle avait disparu, la ruine ne pouvait plus être évitée, et Clarisse faisait peser sur son maître un joug de plus en plus lourd.

Comme Reboul, la misérable fille s'était adonnée à la boisson, et quand une ivresse brutale troublait le cerveau du maître et celui de la servante, on entendait de loin le bruit d'une hideuse querelle qui, presque toujours, se terminait par une hideuse bataille.

Un jour, Reboul brisa sur la figure de Clarisse le verre dont il venait de boire le contenu. La mégère poussa alors des hurlements de bête fauve ; puis, s'emparant d'un couteau de cuisine qui, par malheur, se trouvait à portée de sa main, elle le plongea dans la poitrine de Reboul jusqu'au manche.

L'aubergiste tomba comme une masse, sans pousser un cri. Il était mort.

Clarisse, dégrisée à la vue du cadavre, voulut prendre la fuite, mais on ne tarda pas à s'emparer d'elle et à la livrer à la gendarmerie.

Elle passa en Cour d'assises et fut condamnée à vingt ans de travaux forcés.

En apprenant la fin tragique de son père adoptif, Georgette pleura. Elle se souvenait seulement qu'à La Palud Célestin Reboul avait été bon pour elle.

Georgette n'était pas une ingrate ; elle n'avait pas oublié les époux Delmas et leurs enfants. Elle était assez riche maintenant pour que sa reconnaissance se traduisit autrement que par des effusions de tendresse.

Non seulement elle et Paul se chargèrent de l'éducation de Henri et de Germaine, mais ils placèrent sur la tête de chacun une somme qui, avec l'accumulation des intérêts, devait plus tard leur assurer l'aisance.

XXVII.—CONCLUSION

FIN

M. de Mimosa aurait voulu pouvoir se montrer reconnaissant et récompenser tous ceux qui avaient témoigné de la sympathie à sa fille.

Le maire de Salvignac n'était plus ; mais l'abbé Ancelin ? Le marquis s'informa. Maintenant, aux Missions étrangères, on était ren-

EMILE RICHEBOURG.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**= LES CHUTES =
NIAGARA**

La plus grande Peinture à l'eau
du monde entier

**Evaluee a \$10,000
Un Chef-d'Œuvre**

EXPOSITION - GRATUITE

De 8 hrs a.m. à 10 hrs p.m.,
sur l'étage occupé par
nos Manteaux

JOHN MURPHY & CIE.

BLOUSES POUR DAMES

Un lot considérable de Blouses en Crêpon,
Cachemire et Soie ; Blouses en Cachemire
crème et bleu-marin ; Blouses en Indiennes
à sacrifice ; Blouses en Mousseline blanche ;
Robes en Indienne.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux États-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très fai-
ble et étais alligé de beaucoup de vents.
Après avoir consulté les principaux médecins
de Troy, N.-Y., et après avoir pris des cen-
taines de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2212, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me dé-
clara que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racines, et en
moins de trois mois ils me guérirent radica-
lement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT,
Polisseur,

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMACS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les Mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les mercredis à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de-liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoyé franco sur réception du
prix par les agents

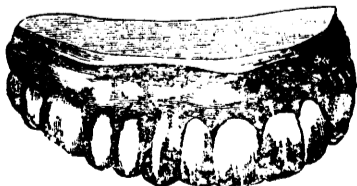
LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage
de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM
PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

12 mois	50 ^{fr}	56	62
6 mois	26 ^{fr}	29	32
3 mois	14 ^{fr}	15	17

Prix de l'abonnement : Paris et Seine, l'étranger...
On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de
postes, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la
Société générale de France et de l'Étranger.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,
médecin surintendant de l'Institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des habitudes
d'intempérance, n'importe quelle, par la
méthode du Gold Cure.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou cellulose. Obturation en or,
argent, platine, porcelaine. Couronne en or.



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

"LUBY"

LE LUBY n'est pas une teinture
mais restaure la couleur originale et natu-
relle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du
ton et de l'énergie, assurant ainsi une
chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des che-
veux, prévient la calvitie et produit une
nouvelle croissance.

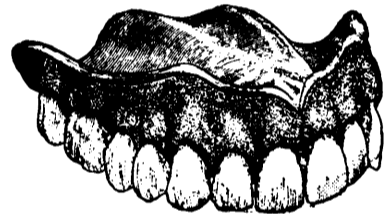
LE LUBY guérit et prévient les ma-
ladies de la tête, et n'a pas d'égale pour
l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la
meilleure préparation qui ait jamais été in-
ventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de
magnifiques gençives en cellulose. Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprennent le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
" Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal